

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 686.—SAMEDI, 26 JUIN 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion 10 cent
Insertions subséquentes 5 cent.
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE CARDINAL LABOURÉ, ARCHEVÊQUE DE RENNES



LE CARDINAL COULLÉ, ARCHEVÊQUE DE LYON
LES NOUVEAUX CARDINAUX



LE CARDINAL SOURRIEU, ARCHEVÊQUE DE ROUEN



LE PRINCE FRANÇOIS-JOSEPH DE BATTENBERG



LA PRINCESSE ANNA DE MONTENEGRO

MARIAGE PRINCIER

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 26 JUIN 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Petite poste en famille.—Poésie : Phosographie, par A. Lellis.—Chronique européenne, par Rodolphe Brunet.—Sympathie, par Enéri.—L'amour craintif, par F. Picard.—Fleur-des-Prés, par Firmin Picard.—Le dévouement, par P. Calmet.—Quelques fleurs de souvenir, par J.-E. R.—Mariage au Congo (avec gravure).—Poésie : La rançon des baisers, par J. Rameau.—Nos gravures.—L'Été, par Mme Marie-Louise Bergeron.—Page d'album : Musique pour piano.—Chœur du Gesù à Saint-Hyacinthe, par A. C.—Pour elles.—La banque Ville-Marie.—La mode.—Récréation en famille.—Théâtres.—Primes du mois de mai.—Feuilletons : Un drame au Labrador, par le Dr Eugène Dick.—La veuve du garde, par R. de Navery.

GRAVURES.—Portraits des nouveaux cardinaux : Le cardinal Labouré, archevêque de Rennes ; Le cardinal Coullié, archevêque de Lyon ; Le cardinal Sourrieu, archevêque de Rouen.—Un mariage princier : Le prince François-Joseph de Battenberg ; La princesse Anna de Montenegro.—A travers le Canada : Partie de plaisir au lac Mégantic ; Dîner au chantier (lac Mégantic).—Beaux-Arts : L'amour craintif.—Page d'album : Musique pour piano.—Gravure de mode.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT CINQUANTE-SEPTIÈME TIRAGE

Le cent cinquante-septième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JUIN), aura lieu le samedi, 3 JUILLET, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

A BATONS ROMPUS

Comme un coq qui secoue ses plumes après un temps de pluie—et vous savez s'il en est tombé,—ce qui a fait dire à un malheureux bipède échappé de la Longue-Pointe : "Aujourd'hui est encore *pluvieux* qu'hier," moi aussi je secoue, aux premiers rayons du soleil de l'été, ma plume depuis longtemps paresseuse et engourdie. Puissent ces rayons de l'été, pâles et blêmes comme les joues d'un anémique, prendre un peu de force, réchauffer la nature, parfumer nos fleurs, faire mûrir nos fruits et nos récoltes, et, dans ce temps de jubilation universelle, briser la glace qui semble exister entre les éléments, et faire

dire aux lecteurs : Ah ! finissez donc, vous nous faites suer !

* *

Eh bien ! non lecteurs, je ne veux pas vous faire suer, mais je veux vous faire... rôtir. Ce qui m'en a rappelé l'idée, c'est la mort, ou plutôt la crémation de feu M. Molson.

En effet, j'ai déjà traité ce sujet à plusieurs reprises, et comme ce n'est pas un mauvais sujet,—il n'y a que de bons sujets en ce temps jubilaire—je vais y revenir. Et d'abord, comme les lois de l'Église catholique défendent la crémation, je tiens à vous dire que je ne veux pas me mettre en opposition avec la mère de mon âme, et que je veux seulement traiter le sujet au point de vue humanitaire, scientifique, hygiénique et légal.

* *

Oui, je suis partisan de la crémation, et je la crois appelée à une très grande utilité, mais voici comment. Et d'abord, après la dissection obligatoire de tous les cadavres. Ah ! ici, je vous entends vous récrier.

Et pourquoi pas la dissection obligatoire ? Est-ce que déjà on n'ouvre pas les cadavres pour les embaumer ? Est-ce qu'on n'ouvre pas la poitrine de quelques grands personnages pour conserver leur cœur dans des urnes en or ? Est-ce qu'on ne fend pas, à coups de maillet, la tête de quelques privilégiés pour connaître la pesanteur de leur cerveau ?

Donc, puisque c'est une dissection *en détail*, je me demande pourquoi on ne la ferait pas *en gros*.

* *

Et pourquoi, me demanderez-vous, cette autopsie ?

1. Parce que les maladies organiques étant presque toutes héréditaires dans les familles, le médecin pourra les soigner plus sûrement chez les descendants ;

2. Parce que le médecin pourra s'assurer si la prescription était en raison de la maladie ;

3. Parce que la justice pourra s'assurer s'il y a eu empoisonnement.

4. Enfin, parce qu'on n'entertera plus de gens... *ricants*.

Toutes ces raisons là, je crois, sont en faveur d'une autopsie obligatoire.

* *

Après tous ces préliminaires qui ressemblent pas mal à un menu de restaurant, arrivons au... rôtir. C'est de la crémation que je veux parler. Et pourquoi la crémation après l'autopsie ?

1. Parce que vous n'aurez plus de charniers humains, cette fabrique de microbes qui infestent et assassinent le monde, l'humanité ;

2. Parce que vous n'aurez plus de cimetières d'où les exhalaisons malsaines et les eaux pluviales empoisonnent les vivants ;

3. Parce qu'enfin vous pourrez conserver, dans un musée de famille ou dans la crypte des églises, les cendres de vos chers disparus.

Donc, à tous ces points de vue, autopsie et crémation obligatoire.

* *

Encore une mort occasionnée chez un dentiste de Kingston, par l'inhalation du chloroforme. Comme j'en ai beaucoup vu de ces morts-là—hélas ! trop—et comme je voudrais que mes *bâtons* fussent quelquefois utiles ; je me demande pourquoi on ne ferait pas sortir l'article de loi suivant :

"Tout dentiste ne pourra se servir du chloroforme, qu'autant que la personne qui veut se faire chloroformer lui présentera un certificat de médecin, attestant, après examen et auscultation qu'elle peut supporter l'anesthésie."

Ceci dit sans avoir de dents ni pour ni contre le noble corps de ceux qui brisent les *couronnes* de nos *palais*.

* *

Si l'autopsie obligatoire était décrétée d'urgence, comme l'est parfois l'examen médico-légal, on découvrirait bien souvent des morts dues au crime et que

l'on met trop facilement sur le compte de la mort naturelle.

Ce mot médico-légal vient de me rappeler un suicide que l'on me permettra de qualifier de mystérieux.

Ainsi, dernièrement, une jeune fille, une étrangère, domestique dans une maison, est trouvée morte dans son lit, ayant à côté d'elle deux revolvers dont l'un, au dire de la justice, a servi à perpétrer le suicide de la dite jeune fille, plus une bouteille de poison trouvée à côté des revolvers. Cela m'a paru tellement étrange, que l'axiome de droit : "qui veut trop prouver ne prouve rien," m'a fait faire cette variante : "qui veut trop prouver le suicide ne prouve pas le suicide."

En effet, n'a-t-on pas vu souvent des meurtriers assassiner leur victime et s'arranger de manière par la corde ou le pistolet—je ne parle pas de ceux qu'on envoie à l'eau pour faire croire qu'ils se sont noyés volontairement, comme Hooper le voulait faire de sa femme, par exemple—de manière, dis-je, à ce que la corde ou le pistolet soient arrangés pour faire croire au suicide ?

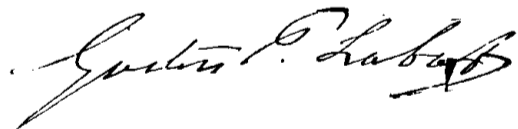
Autrefois cela était possible, mais aujourd'hui, en France, la science arrive à prouver si le coup de pistolet ou le nœud coulant sont l'œuvre d'une main meurtrière ou de la victime. Or, dans le cas qui nous occupe, je ne sache rien qu'on ait fait de cela, soit examen médico-légal, ce qui aurait eu grandement sa raison d'être, soit autopsie.

Eh non ! on va au plus court, on constate simplement un suicide, sans s'occuper du decorum de la mise en scène, sans chercher si un étranger est entré dans la maison, et, après outrage, a tué sa victime. La chose étant dans le domaine des choses possibles, surtout pour un frondeur comme moi, je demande pardon à la justice, que je respecte en tout et pour tout, de soulever le coin du voile de ce suicide... fort mystérieux.

Et puis, ce qui me porte à croire qu'il n'y a pas eu de suicide, c'est que, généralement, la femme a peur des armes à feu et, quand elle se suicide, elle pousse la coquetterie jusqu'à ne pas vouloir se défigurer—la statistique est là—et voilà : elle choisit toujours la corde... le poison... la noyade... l'asphyxie... Voilà pourquoi la bouteille de poison et les deux revolvers sont mon cauchemar.

Comme nous sommes en pleine fêtes jubilaires, je ne puis résister au désir de faire connaître au lecteur le motto que j'ai lu chez un chantre catholique Irlandais, marié à une Canadienne. Comme il vaut son pesant d'or et qu'il le chantait en dansant une gigue, chacun pourra voir jusqu'où peut mener la jubilation. Voici le motto chanté sur un air d'église :

Exultate Fils d'Erin
Jubilate canadiens,
Salve, Salve, Salve Regina !
Salve, Salve, Salve Victoria.



PETITE POSTE EN FAMILLE

Georgine B.—Elle est toujours *aimée* des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, cette plume n'écrivant que ce que dicte le cœur. Et le *personnage* paraîtra aussitôt que possible.

Mlle Marie Aym.—Comment pourrez-vous pardonner cet oubli incompréhensible de la Petite Poste ?—Parmi ces "convives ailés," vraiment, on ne sait "lequel prendre !" Soyez sûre, Mademoiselle, que tous prendront leur volée : il ne faut qu'un peu de temps.

Arthur de B.—Vous avez un talent que plus d'un vous enviera—et vous en êtes responsable.—Vous ne pouvez l'enfourer ! ce serait un crime envers la société. Khirma paraîtra bientôt.

Georges-J. F., Côteau-du-Lac.—Ce n'est vraiment pas trop mal pour douze ans : et si notre journal servait à la politique, nous insérerions.

PROSOGRAPHIE

A MONSIEUR X.

Vous le reconnaîtrez, se reconnaîtra-t-il ;

Je reviens déposer à tes pieds, Apollon,
Aux derniers feux du jour comme un dernier fleuron,
En ce suprême accord de ma trop faible lyre
Chanter bien humblement l'Adonis qui l'inspire.
Il est là, je le sens, et je le vois encor,
Eclairé, caressé par ces doux rayons d'or ;
Il demeure imposant dans sa forte stature
Comme un noble officier sous l'acier de l'armure,
Ou plutôt comme un roi rempli de majesté,
Aussi digne d'un trône et de la royauté.
Je cherche sur sa tête aussitôt la couronne
Que de ne point trouver encore je m'étonne.
Avec l'éclat du jais, ses opulents cheveux
Entourent son front blanc de leurs rouleaux soyeux,
Où je vois quelquefois la délicate trace
De sa puissante main qui par moment y passe.
Ombragés de longs cils ses yeux bruns pétillants
Se dilatent vers tous en des éclairs brillants,
Jets subits de science et d'esprit, de génie
Qui se roilent parfois de douceur infinie.
Inaltérable psyché, ses énergiques traits
Continuellement changent dans leurs attrails,
Depuis le flot bouillant quand son ardeur l'enflamme
Jusqu'à l'onde paisible au calme de son âme,
Qui met sous sa montache un souris gracieux,
Véritable avant-goût des délices des cieux,
Et redonne à sa voix ce timbre sympathique
Qui caresse l'oreille ainsi qu'une musique,
Ou bien laisse tomber comme d'un riche écrivain
La répartie aimable et le mot de la fin,
Innombrables joyaux d'une vaste mémoire
Qui sont des immortels l'impérissable gloire.
Son âme généreuse et son cœur excellent
En font du Moyen-Age un chevalier galant.
Pour se tirer du sein de la mélancolie
Où dans certain moment, il semble qu'il s'oublie,
Quand il courbe la tête avec un air rêveur,
Soudain il se relève heureux, triomphateur.
Comme Bayard il est sans peur et sans reproche.
Le voilà fièrement qui s'avance, s'approche,
Et d'un geste élégant enlève son chapeau.
Avouez, n'est-ce pas ? avouez qu'il est beau !
En amateur, des fleurs ornent sa boutonnière,
Il aime même un peu jusqu'à la boutonnière.
Vous le reconnaîtrez, vous l'avez déjà vu,
Mais lui : Vous vous trompez. Je l'avais bien prévu...
Ma lyre, maintenant, du souffle de mon âme
Peut attendre en repos l'intermittente flamme.
Reçois, cher Apollon, ces derniers vers d'adieux,
Je quitte le Parnasse et vais en d'autres lieux.

Augustin Lellis.

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 1er juin 1897.

La température est estivale : les oiseaux disent la chanson de l'été ; les feuilles des arbres soupirent ; l'intimité est plus grande dans la nature ; le soleil, maître des hommes et des choses, rayonne dans une splendeur qui fait aimer la vie.

Les lourds omnibus, péniblement entraînés par les chevaux que fatigue la chaleur, passent avec bruit au milieu des voitures légères qui vont à un but fixe mener le client ou le maître. Ces derniers respirent la joie de vivre, s'ils en ont le temps, si des préoccupations sévères ne les captivent pas.

Les marchands de fraises, de cerises, de fleurs, crient leur étalage aux gens qui passent, à ceux qui n'y regardent point, à ceux qui lancent de leur côté un œil distrait et surtout au client sérieux qui, pour deux ou dix sous, aura marchandise et sourire sincère.

Des mères avec leurs enfants présentent le pas pour aller au Bon-Marché ou au Louvre. Elles achètent là l'étoffe qui, dès demain, sera coupée et travaillée par d'agiles mains pressées de finir la robe nouvelle ou le rien nouveau.

Dimanche, au Luxembourg, aux Tuileries ou même au Bois de Boulogne, ces demoiselles souriantes, avec leurs parents, iront tout heureuses étaler les chères toilettes dont l'orgueil naïf prend racine jusque dans leur cœur d'où la coquetterie féminine ne peut être bannie.

Des visiteurs, des Anglais probablement, leur Bœdeker à la main, admirent, avec des yeux très grands, le spectacle magnifique du brouhaha parisien, étalages attrayants, et tout ce qui est Paris.

Parmi eux, il y en a qui ne regardent pas ce qu'ils pourraient voir, mais ce que dit leur Bœdeker sur ce qu'ils coudoient.

Combien ils vont être renseignés ! Ah ! Bœdeker, que de services tu leur rends !

En effet, qu'on aille dans les Musées ou aux Salons, il est toujours possible de contempler des Anglais passant devant les tableaux dont ils lisent seulement ce qui s'y rattache dans leurs guides. Voilà ce qui s'appelle bien visiter, ou je n'y comprends plus rien !

Par beaucoup de fenêtres grandes ouvertes, des plantes vertes, des fleurs s'agitent doucement sous la caresse de la petite brise qui passe.

Les gamins clament leur plaisir au beau soleil qui les fait suer, et les petites employées, boîte à la main et paquet sous le bras, s'essuient de l'autre main le front rendu humide par l'ardente chaleur.

Et juin, dès son premier jour a, pour les couleurs estivales, abandonné le printemps.

* *

À une réunion générale des Canadiens de Paris, un comité a été élu pour recevoir l'honorable M. Laurier, lors de son passage ici.

Le comité est composé de MM. Edouard Richard, ancien député, Dr Daniel LeCavelier, Raoul Barré, Dr Louis Gauthier et Rodolphe Brunet.

Les Canadiens de Paris se proposent de recevoir dignement leur Premier Ministre.

* *

J'ai lu les *Poésies Humaines* de Jean Sévère.

Le poète, dit-il, aura la satisfaction suprême d'avoir passé sur la terre et de n'avoir pas été inutile.

En effet, après avoir lu son œuvre, que berce la plus jolie Muse, on sent l'utilité très grande de ce livre bien vrai, bien humain, dont la poésie jette des fleurs sur la cruauté de la vie.

Ce livre nous montre les horreurs de l'existence, mais s'il nous mène partout, c'est avec à une main un bouquet de roses dont le parfum console.

Je voudrais avoir l'espace pour citer des pages entières de ce livre pensé par une âme au souffle génial et illuminé par un cœur de vrai et sincère poète.

"Toute la terre est à lui et toutes les nues. Et les mondes disparus et les mondes en ruines, et les mondes qui s'édifient pour l'avenir et tous ceux qui voguent dans l'espace."

Dans un vol magnifique, M. Jean Sévère aperçoit "les terres resplendissantes du Nouveau-Monde, la noble et libre Amérique dominant le vieux continent de toute sa jeunesse, de tout son espoir dans la Science et dans le Progrès."

Le poète, parlant du *cœur humain*, dit :

"Le cœur de l'homme est une lyre
Qui vibre au souffle du matin,
C'est un grand livre où l'on peut lire
Tout ce qu'y grave le destin.

"C'est parfois une sensitive
Qui se referme sous les pleurs,
Ou quelque douce fleur craintive
Exhalant d'affreuses douleurs !

"C'est le point de départ fragile
Des plus sublimes actions,
Le creuset où tout se distille :
Haine, espérance et passions !

"C'est le sanctuaire suprême,
Coin mystérieux de la chair,
Qui renferme tout ce qu'on aime,
Où dort tout ce qui nous est cher.

"C'est la retraite du mystère
Où, sans bruit, tout être construit
Les plus grands projets de la terre
Que toujours le malheur détruit."

Et combien beaux ces vers si vrais :

"Car, tous les fiers penseurs épris d'un Idéal,
Tous les esprit hantés d'un rêve colossal,

Tous viennent courtiser la ville tant aimée,
Qui consacre la gloire et fait la renommée !
Dans le flot des plaisirs et des ambitions,
Artistes et savants de toutes nations
S'avancent tour à tour, inquiets, le front blême,
Roulant dans leur cerveau quelque aride problème ;
Pour des vaillants chercheurs, il n'est jamais de nuit,
Ils travaillent dans l'ombre et songent dans le bruit ;
Et pour eux, ce Paris, ce chaos, cette plaine,
C'est l'immense creuset de la pensée humaine !"

Les *Poésies humaines*, consacrent un poète qu'aujourd'hui salue et que demain couronnera la gloire.

Rodolphe Brunet

SYMPATHIE

A A.-J. Beau lieu.

Vos écrits sont pénétrants et pleins d'une amertume profonde. Comment un cœur de femme pourrait-il rester insensible à leurs accents ? Les jeunes filles doivent se disputer un cœur aussi loyal que le vôtre. Vous avez été cruel pour elles cependant en les accusant d'infidélité : c'est une illusion de votre âme qui vous fait parler ainsi, vu ces jours sombres de la vie que vous traversez en chancelant. On ne vous tiendra pas compte de cette première impression, songez bien que vous devez avoir meilleure opinion des femmes et que les infidèles ne forment qu'un nombre restreint dans la société... Pitié pour vous dont le sort a voulu la déception et le chagrin ! mais

Consolez-vous, ces vains orages
N'auront qu'un jour.
N'aurez-vous pas tous les courages
Dans d'autre amour ?

Et cependant, ô triste cœur ! c'est elle que vous désirez encore, elle qui a brisé votre âme et fait jaillir vos larmes ? tant il est vrai que, comme dit Molière dans *Les Femmes Savantes* :

Les premières flammes
S'établissent des droits si sacrés sur les âmes
Qu'ils faut perdre fortune et renoncer au jour
Plutôt que de brûler des feux d'un autre amour.

Elle vogue toujours dans vos rêves cette idéale aimée ?? ?... Quelle constance inouïe !! ...

Je respecte votre douleur, en haïssant l'affreux poison de ces jours de tristesse dont votre cœur abreuvé n'a pas su triompher.

Avec une véritable sympathie, je veux garder l'incognito. — ENRI.

L'AMOUR CRAINTIF

(Voir gravure)

Qu'ils sont jolis, ces nénuphars, si bien surnommés : lis d'eau ! Leur parfum délicat les rend doublement attrayants. Ils flottent, là, paresseusement étendus sur l'eau, leurs pétales nonchalamment ouverts sur la masse cristalline, aspirant la brise qui les caresse, avec le rayon de soleil qui les épanouit.

Légère, le cœur débordant d'amour, la jeune épouse les a vus.

Abandonnant le bras de celui qu'elle a choisi pour la soutenir dans les sentiers ardues, souvent, de la vie, elle s'élançait gracieuse : oh ! quelle suave moisson, dont elle fera ensuite hommage à son seigneur et maître, pour qui elle donnerait sa vie !

Son mouvement a été si brusque, qu'elle était déjà penchée sur le bord de la rivière perfide, avant que son bien-aimé eût pu l'arrêter.

Il vient hâtivement ; ne dit pas un mot pour ne pas l'effrayer, et, doucement, lui met la main sur l'épaule pour l'empêcher de rouler dans le gouffre : car il connaît, lui, la perfidie de ces eaux d'aspect si calme !

N'est-ce pas, aimables lectrices, bienveillants lecteurs, quel charmant tableau d'amour, que cette scène de l' "amour craintif" ?... — FIRMIN PICARD.

FLEUR-DES-PRÉS



SE JETANT A SES PIEDS, IL LUI DIT.—Page 132, col. 2

Elle était si jolie, qu'on l'avait surnommée Fleur-des-Prés.

Si vous l'aviez connue, certes, vous eussiez ratifié ce doux nom.

Elvire de B... appartenait à une famille des plus distinguées de notre province de Québec. Elle faisait la joie de sa famille par sa bonne humeur inaltérable, sa gentillesse, sa grâce.

De goûts simples et modestes, elle coulait une vie heureuse et paisible, ne songeant qu'à rendre service à chacun, à consoler ceux qui souffrent, à soulager la misère des pauvres.

Il fallait entendre le concert de louanges et d'actions de grâces de ces préférés du bon Dieu—ses préférés à elle !—quel plus bel éloge pourrions-nous en faire ?

Elle n'avait point passé inaperçue... mais son âme, d'une trop grande élévation, avait soif d'un amour absolu.

Sa bonté lui avait attaché une amie d'enfance, dont l'intérieur, malheureusement, laissait à désirer. Aussi, sacrifiait-elle des semaines, des mois, à cette amie éprouvée.

Il arriva ce qui devait arriver : le mari de cette dernière s'éprit d'Elvire et ne recula pas devant les moyens les plus infâmes, jusqu'à faire abus de sa force !

Pauvre enfant, si pure !...

C'est à cette époque que survint un incident devant fixer la vie d'Elvire.

Un témoin involontaire de son malheur se sentit attiré vers elle. Oh ! que d'accents émus il sut trouver en son cœur pour calmer la douleur de la jeune fille !

Que de paroles venues du plus profond de l'âme il lui dit, pour lui rendre courage !

Gaston avait quelques années de plus qu'elle. D'une excellente famille, son éducation avait été brillante. Lui aussi avait un cœur brûlant de tendresse : il était capable de donner son sang pour un principe, pour une personne aimée : il le prouva, en exposant sa vie pour elle.

Une douce intimité s'établit entre ces deux grands cœurs.

Ecrivait-il ?—Il recourait à son bon goût, à son jugement, s'en rapportant entièrement à ce qu'elle déciderait, bien qu'elle s'en défendit toujours avec grâce.

Allait-elle soulager une misère ? Avec quelles douces inflexions de tendresse elle lui disait :

—Je vous prends pour mon chevalier servant : voulez-vous m'accompagner ?

La réponse n'était pas douteuse.

Chaque jour, chacun des instants où ils pouvaient se voir, les faisait s'estimer davantage. Elle avait des qualités supérieures, elle était intelligente autant que belle. Son égalité d'humeur, sa douceur ne manquant point, cependant, de fermeté, en faisaient un trésor inappréciable. Pieuse autant que belle, mais d'une piété éclairée, sans bigotisme, elle plaisait partout, elle avait de la bienveillance pour tous.

Et un jour, Gaston, arrivant auprès d'elle, ne put résister aux élans de son amour.

Se jetant à ses pieds, il lui dit :

—Elvire !... vous si bonne pour ceux qui souffrent, me repousserez-vous ?... Je n'ai pu vous voir chaque

jour, vivre à côté de vous, respirer cet air que vous parfumez de vos vertus, de vos grâces, sans me sentir atteint au plus profond de mon âme... Je vous aime, ô ma douce amie !... oh ! pardonnez cette hardiesse, mais je ne puis plus garder ce secret : je vous aime, oh ! que je vous aime !... M'en voulez-vous, dites ?...

L'aimable jeune fille parut chanceler sous le coup de l'émotion. Portant la main à son cœur, elle sembla vouloir en comprimer les battements tumultueux, puis, abaissant son doux regard vers Gaston :

—Moi aussi, Gaston, je vous aime !... laissa-t-elle tomber de ses lèvres comme un suave murmure.

O moment de douce ivresse !... O bonheur incomparable, auquel s'abandonnèrent les deux fiancés !

Dès cet instant, ils ne vécurent plus que l'un pour l'autre. Ne négligeant aucun de leurs devoirs, ils restaient, chacun dans sa sphère, la consolation du pauvre, jusqu'à ce que, jour béni ! Dieu les unit par les doux liens du mariage.

Et le mauvais, qui avait voulu la flétrir ?

Quelque temps après, Dieu eut son tour. Cet homme fut atteint de tels châtements, que sa vie ne fut plus qu'une série de tortures morales et physiques.

Car si Dieu récompense la vertu, il trouve toujours le moyen de châtier le vice.

Jimmie Picard

LE DÉVOUEMENT

Ceci est extrait d'un ouvrage plus important intitulé : *Chasseurs d'esclaves*. Ouvrage dans lequel on raconte les aventures de deux Français qui voyagent dans l'Afrique.

Paul est un missionnaire qui vient porter la parole évangélique aux peuplades nègres ; il est toujours suivi par son père adoptif, un ancien colonel d'artillerie. Ils traversent le Sahara, et leurs compagnons de route sont presque tous morts. Le simoun, ce grand vent du désert, fait chaque jour de nouvelles victimes ; et nos héros sont sur le point de mourir, lorsque Paul va encore accomplir un acte de dévouement pour sauver un de ses camarades de route.

Le lendemain, un vent fort commença à souffler, soulevant des nuages de poussière qui entraient dans la bouche et dans les yeux. Les tourbillons de sable s'élevaient, obscurcissant l'horizon. C'était le simoun, ce vent fort, chaud, accablant, qui fit de si nombreuses victimes et qui est si redouté des voyageurs dans le Sahara.

Cette journée fut marquée par la mort de plusieurs compagnons de voyage ; la soif devenait intolérable par cette chaleur tropicale, le sable entraient dans les narines et rendait la respiration impossible ; les larges outres, pendues aux flancs des chameaux, furent vidées d'une grande partie de leur contenu. Et le vent soufflait, soufflait toujours, soulevant d'épais nuages de fine poussière rougeâtre qui vous aveuglait, desséchait votre bouche et rendait la respiration très pénible ; les chameaux ne couraient plus avec la même rapidité, et le vent impitoyable soufflait, soufflait encore, soufflait toujours.

Chaque jour, l'horizon était obscurci par le sable qui s'élevait comme l'encens en fumée dans l'encensoir de l'enfant de chœur. Chaque soir, on avait à déplorer la mort d'un compagnon de route, la longue file de chameaux devenait de moins en moins longue, et le vent ne cessait pas son œuvre destructrice, il soufflait avec la même impétuosité et la même force.

Un soir, les voyageurs se comptèrent et de toute la caravane il ne restait plus que quatre personnes : Paul, le colonel, le chasseur africain et le chef de la caravane.

Ils attendaient, eux aussi, la mort. Elle ne pouvait manquer d'arriver bientôt, car ils étaient rendus de fatigue, de soif et de désespoir. Ils avaient bien conservé un peu d'eau dans leur outre, pour suprême ressource, pour dernier espoir, ils ne voulaient point

la boire encore ; pourtant ils souffraient de la soif d'une façon indescriptible.

Ils dressèrent leur tente, élevèrent leurs âmes vers le Tout-Puissant, et après une prière ardente et pure ils se couchèrent et dormirent là d'un sommeil lourd, peuplé de cauchemars et de rêves affreux.

Dieu permettra-t-il que tant de dévouement à sa religion sainte reste inutile ? Permettra-t-il qu'un de ses dévoués serviteurs périsse ainsi, loin de sa patrie, dans ce désert, sans avoir accompli l'œuvre pour laquelle il se croit créé ?

Non, celui qui commande aux vents et aux tempêtes, veille sur vous, ô héros de notre histoire ! Dieu commande au vent de cesser ses ravages et le vent obéit, il ne souffle plus la destruction ni la mort !

Le lendemain, nos voyageurs purent encore observer ce beau ciel bleu de l'Afrique, ce ciel sans nuages et ce gai soleil resplendissant de mille feux et parcourant sa route quotidienne, selon les ordres de son Créateur. A cette vue le courage et l'espoir renaissent dans le cœur de ceux qui, la veille encore, n'attendaient plus que le trépas.

Ils regardent au loin, ils observent tous les coins de l'horizon immense, cherchant des yeux une oasis où ils trouveront des frères, des hommes compatissants qui leur viendront en aide. Ils ne voient rien d'abord, rien au-dessus de leur tête que le ciel bleu qui, au loin, se confond avec le désert sablonneux, aride, immense ! Rien, pas un arbre, pas une maison, pas la moindre verdure, rien que l'immensité aride et désolée !

Ils reprennent leur route ; ils jettent leurs regards au loin, et de tous côtés. Bientôt un lac immense leur apparaît, des arbres, des maisons, se reflètent dans les eaux pures de cette masse liquide ; ils croient même sentir la fraîcheur de ce zéphyr qui, passant dans ce frais ombrage, vient caresser agréablement leur visage.

Infortunés, ils croient déjà être arrivés au bout de leurs peines, parce qu'ils se sentent plus à l'aise que la veille !

Ils excitent leurs chameaux de la voix et du geste, ils courent, ils dévorent l'espace, les vents sont moins rapides qu'eux. Ils croient arriver à chaque instant dans ce lieu fortuné, dans ce paradis terrestre. Hélas ! ils courent et le lac semble s'éloigner. Il était d'abord tout près et ils n'arrivent jamais, il semble toujours à la même distance, soudain, il disparaît complètement.

Les malheureux laissent tomber leur bras de désespoir, ils comprennent alors qu'ils ont été les malheureux jouets de cette illusion d'optique, connue sous le nom de *mirage*, qui est si commune dans le désert. Leurs chameaux ont été épuisés dans cette course folle et leurs maîtres sont presque morts de fatigue et de soif. Cette privation du boire leur paraît surtout plus intolérable que jamais, eux qui avaient cru pouvoir boire toute leur soif, ils souffrent encore davantage de se voir ainsi brutalement privés de ce plaisir.

Le chef de la caravane saisit l'outre qui pendait au flanc de son chameau, bien décidé à la vider d'un trait.

Il l'élève au-dessus de ses lèvres, mais il s'aperçoit qu'elle est vide. Dans la course insensée qu'ils viennent d'accomplir une fente s'était produite, le contenu s'était répandu sur le sol. Le sable avait bu cette eau, cet inestimable trésor !

Un cri de désespoir s'échappe de sa poitrine, une larme vient perler au bord de sa paupière et il se prépare à mourir. La mort, en effet, approchait pour lui, sa poitrine était desséchée, sa respiration sifflante et ses yeux cerclés de noir.

Paul, voyant cela, ne put retenir ses larmes ; s'approchant du chef, il le soutient sur son chameau, puis, ô dévouement sublime, charité incomparable, il saisit son outre, la présente à cet étranger qu'il appelle son frère :

— Bois, lui dit-il, bois et vis pour ta famille qui t'attend au-delà de ces collines de sable...

Le moribond prend l'outre d'une main tremblante, ses lèvres s'en approchent involontairement ; mais il a encore la force de la repousser.

— Non, dit-il, vous prendre cette eau, ce serait vous prendre la vie, je ne veux pas, laissez-moi mourir !

— Je ne vous abandonnerai pas sans vous porter se-

cours ; buvez donc, vivez, et, s'il nous faut mourir, mourons ensemble.

Le chef but donc une partie de cette eau, et le sang se mit à circuler dans ses veines, la vie se ranima en lui, et son émotion était si forte qu'il ne trouvait point de paroles pour remercier dignement son bienfaiteur ; il saisit la main de celui qui l'avait sauvé et la couvrit de baisers.

Le colonel aussi pleurait, et, embrassant Paul, il lui dit :

— O mon enfant, quelle charité remplit ton cœur ! quel dévouement t'inspire l'Auteur de tout Bien ! Laisse-moi t'embrasser et bénir le ciel de m'avoir donné un pareil fils !

— Mon père, vous me gênez par vos flatteries ; je ne pouvais laisser mourir un frère sans lui venir en aide ! La fraternité, la charité et Dieu m'ordonnent de secourir ceux qui souffrent, je n'ai donc fait qu'une partie de mon devoir, et ne mérite pas qu'on me loue.

— Oui, c'est un devoir d'aimer ses semblables, mais lorsqu'en soulageant ses frères on s'expose, comme tu l'as fait, à une mort lente et terrible, je dis, moi, ancien colonel de l'armée française où le dévouement n'est pas rare, que ton acte est sublime, au-dessus du courage de l'homme ; il ne peut être inspiré que par Dieu à ses saints !

— Père, ne parlez point ainsi, j'ai fait un peu de bien, mais combien vous exagérez mes faibles mérites ! Si tous les hommes faisaient leur devoir, combien de maux seraient évités ! Prions le Seigneur de nous donner le courage d'accomplir toujours notre mission ici-bas ! Je suis heureux de mon action, car ma conscience me dit qu'elle est belle, mais j'en attribue tout le mérite à Dieu et à sa religion qui nous inspire le bien et rien que le bien !

Tout en causant, on avançait dans cet immense désert sans fin. Tout à coup, le chameau de Paul baissa la tête, la releva au souffle du vent, tendit l'oreille, puis, baissant de nouveau la tête, il s'arrêta. Les autres chameaux firent de même ; puis, aspirant l'air à pleins poumons, ils semblaient tenir conseil. Tout à coup, ils partirent avec la rapidité d'une flèche dans une direction qu'ils semblaient connaître ; ils couraient avec une agilité dont on les eut cru incapables, car, un moment auparavant, ils trébuchaient souvent, et l'on eut cru qu'ils allaient demander à mourir.

Ils coururent ainsi longtemps, et les voyageurs ne contrariaient point leur marche. Le soleil allait disparaître à l'horizon, lorsque nos héros virent, d'un œil à demi éteint, une oasis avec ses arbres, ils entendirent l'eau d'une source qui coulait sur des cailloux. Cette source, que leurs intelligents animaux avaient sentie de si loin ! Ils étaient sauvés !

Paul Calmet.

Fontjoncouse (France), 1897.

QUELQUES FLEURS DE SOUVENIR

Qui de vous, chers lecteurs, n'a jamais senti ce qu'il y a de suave et de sublime, ce qu'il y a de consolation, et souvent même d'espérance dans un souvenir ? Ce rien, quelquefois qui, avec le temps, devient un tout immense ! qui réveille dans l'esprit de celui qui le possède tout un monde de pensées, joyeuses ou amères, suivant le plus ou le moins de splendeur avec laquelle brillait le soleil de notre vie dans ces jours disparus ! Quel est celui qui, dans un de ces moments d'amertume où le cœur semble prêt à succomber sous l'étreinte d'une affreuse douleur ; où l'âme, toute imprégnée de tristesse, gémit, comme fait le vent qui passe en soupirant parmi les roseaux ; quel est celui qui, dans ces heures d'angoisses où tout se fait noir au-dedans de nous-mêmes, soudain ne s'est trouvé consolé par un meilleur regard jeté sur son passé, lequel semble revivre dans un souvenir ?...

Tout homme, quel qu'il soit, dans la vie eut une heure de joie extrême ; un de ces instants où l'on cesse de vivre, pour ainsi dire ; car tout bonheur, si court soit-il, est un rêve ; il serait à jamais perdu si nous

n'en gardions bien précieusement un souvenir, et ce souvenir, toujours délectable, c'est le rêve de la pensée sur un rêve qui n'existe plus. Le passé, voyez-vous, c'est tout ce qu'on regrette, le présent tout ce qu'on pleure, l'avenir tout ce qu'on espère, et ces trois actes suprêmes du cœur de l'homme, c'est ce qui forme sa vie !

Quelques-uns, sur une tombe, pleurent et regrettent les baisers d'une mère au ciel envolée ; d'autres, ce sont les caresses évanouies d'un berceau désormais sans mystères ; et moi ! c'est un amour dans son printemps que je pleure sur quelques fleurs flétries, dernier souvenir qu'elle m'avait laissé dans un de ces beaux jours qui ne sont plus ! Ces fleurs, aujourd'hui sans éclat, brillèrent au temps où s'épanouissait aussi mon bonheur ; mais le souffle empoisonné du destin passa un jour sur elles, et mon bonheur, avec leur éclat, s'en est allé où vont l'automne, les feuilles mortes de la forêt ! où s'en va le tendre zéphyr après avoir rempli le feuillage de doux frissons ! où s'envole le petit oiseau, après avoir fait tressaillir la mousse des nids pleins de mystère ! Cependant, de ces restes bénis, s'échappent encore, je ne sais quel délicieux parfum, quel charme irrésistible qui plongent mon âme, tout mon être dans un émoi indéfinissable. Car tout un monde, je le sais, s'agite sous ces fleurs, et pour chaque pétale qui disparaît, emportée par le temps, c'est un lambeau de mon cœur aussi qui s'en va !

J.-E. R.

Québec, 1897.

MARIAGES AU CONGO

Le capitaine Becker, l'explorateur belge, raconte qu'au Congo il a célébré des unions des plus excentriques. Il avait un petit orgue de Barbarie, que lui avait légué un voyageur français, mort sur la terre africaine.

Pour encourager les mariages, il régala les couples qu'il unissait d'airs brillants. Ce moulin à musique fit sensation. Il y avait surtout un air de la *Traviata* que les indigènes ne se lassaient pas d'entendre.

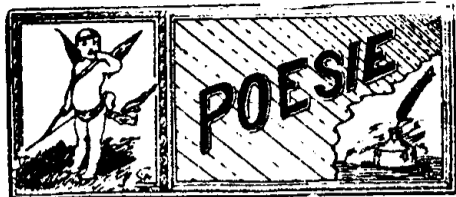


A la fin, ce fut à qui prendrait femme pour obtenir la faveur d'un petit concert, exécuté sur l'instrument merveilleux que les noirs prenaient pour l'œuvre de quelque sorcier.

Il y eut même des Congolais qui voulurent se démarier, pour recommencer ensuite et avoir le plaisir d'entendre une nouvelle édition de la *Traviata*, mais leur frime fut éventée et on ne leur permit pas ce dilettantisme peu convenable.

L'amour seul renferme l'amitié, la gratitude, ou la protection s'il y a lieu, ou le tout suivant les circonstances.—FIRMIN PICARD.

Chacun de nous est par morceaux dans beaucoup de tombes ; il restera très peu de chose à mettre dans celle qui portera notre nom.—M. DE VOGUÉ.



LA RANÇON DES BAISERS

Des bonnes feuilles des *Féeries*, un volume de contes en vers par Jean Rameau qui vient de paraître—chez Ollendorff (Paris)—nous extrayons le poème suivant.

*L'amour, le seul ange des cieux
Que Dieu laisse errer sur la terre,
Inventa le baiser joyeux,
Dans l'île rose de Cythère ;
Puis, fier de son invention,
—Fierté d'ailleurs bien naturelle—
Demanda la permission
D'aller la montrer d'un coup d'aile,
Aux autres Anges ses amis.
Et, le bon Dieu l'ayant permis,
L'Amour s'envola dans la nue,
Monta, monta, monta longtemps,
Parmi les soleils éclatants
Qui souriaient à sa venue ;
Monta, monta, puis arriva
Devant les portes de lumière
Du Paradis, où Jéhovah,
Dieu des dieux, tenait cour plénière
D'anges, d'apôtres et de saints.
Au son des luths et des buccins,
Sous un dais de pourpre dorée,
Le blond Amour fit son entrée :
" Joie et salut à tous ! Je viens
De découvrir chez les terriens
Une caresse tendre, oh ! tendre !
Un geste si délicieux,
Que j'ai voulu sans plus attendre
En faire profiter les cieux.
D'ailleurs, tenez, voici la chose ! "
Et l'Amour, de sa bouche rose
Fleurant l'ambrosie et le miel,
Baisa quelques anges du ciel.
—Oh ! la bonne et douce caresse !
Encore ! dirent-ils, charmés.
Et leurs fronts se tendaient pâmes.
Et leurs ailes tremblaient d'ivresse.
—Oh ! c'est trop bon ! Reste avec nous !
Reste au paradis où nous sommes !
Ne retourne plus chez les hommes,
Nous t'en supplions à genoux !
—Non pas, non pas, mes camarades !
Gardez pour d'autres vos tirades,
Leur dit l'Amour sans plus d'émoi !
Le ciel, entre nous, peu m'importe ;
La Terre a grand besoin de moi ;
Bonsoir ! Veuillez m'ouvrir la porte.
—Méchant ! tu ne sortiras plus !
Dirent les anges résolus
En lui faisant une barrière
D'ailes blanches, de bras rosés,
Nul autre n'aura tes baisers :
Nous t'enfermons ! arrière, arrière ! "
Vainement l'Amour essaya
De passer à travers les anges :
Il ne put. Il pleura, pria :
Jamais les célestes phalanges
Ne consentirent à s'ouvrir.
—Mon Dieu, venez me secourir !
Dit-il de sa voix éperdue.
A cette plainte, Jéhovah
Sur son trône d'or se leva.
Il chemina par l'étendue
Et, sous chaque pas qu'il faisait,
Une rose blanche éclosait.
Il vit pleurer l'Amour candide.
Alors, il lui dit doucement—
Et chaque mot au firmament
Allumait un soleil splendide :
" Combien donnes-tu de baisers ?
—Cent ! répondit l'ange à voix basse.
—Combien de pleurs as-tu versés ?
—Cent aussi ! —Bien ! je te fais grâce.
Qu'on te délivre incontinent ! "
Et l'Amour s'enfuit rayonnant
Vers le beau pays de Cythère.
Depuis lors il est sur la terre
Et rient tour à tour nous griser
Sans que nul ange s'en alarme.
Mais tôt ou tard, chaque baiser
Doit se payer par une larme.*

JEAN RAMEAU.

NOS GRAVURES

DINER AU CHANTIER.—LAC MÉGANTIC

Le défrichement des forêts amène une vie, une animation toute particulière, en des régions où le sauvage seul glissant silencieux sous bois, avait pénétré. Cette grande ondulation des cimes des arbres, vous donnant, quand vous rêvez dans ces solitudes, au pied d'un géant de la forêt, l'illusion de l'éternel bruissement de la mer ; dès avant le lever du soleil, le chant successif des oiseaux, le coup de sifflet du roi, la modulation si douce de la grive, oh ! quel paradis, quel rêve de souveraine félicité ! Qu'il ferait bon vivre là, insouciant et calme, avec une compagne mêlant sa voix pure aux milles voix de la nature !

A mesure que la hache fait son œuvre de mort parce que c'est la vie, ces solitudes se peuplent d'êtres raisonnables : si du moins, ils avaient assez de raison pour ne pas chasser les habitants primitifs, jolis oiseaux, et leur réserver, chacun sur son lot, un bouquet de bois (ressource inappréciable pour le colon) ce serait vraiment, pour le colon nouveau, une sorte d'Eden !

Lorsqu'ils arrêtent leurs travaux, les ouvriers des chantiers, pour leur repas ou pour leur repos, jouissent de ce bonheur dans les bois ! Allez donc, braves gens, coloniser par là, plutôt que vous exposer à mille souffrances en émigrant aux Etats-Unis !

PARTIE DE PLAISIR AU LAC MÉGANTIC

Si la culture des terrains inexploités jusqu'ici dans notre magnifique province de Québec offre de grandes ressources, le bien-être assuré aux courageux colons qui veulent se donner la peine de travailler, quel vaste champ d'exploration, de parties de plaisir à l'air pur, vivifiant, ne présentent pas les sites admirables de cette même province, ses lacs petits et grands, ses rivières ou majestueuses comme l'Ottawa, la Gatineau, la Lièvre, et tant d'autres ; ou gracieuses et jolies, comme la plupart des affluents de leurs puissantes sœurs.

Quelles idées saines inspirent ces lieux enchanteurs, quel avantage ne retire-t-on pas de ces spectacles superbes où l'âme s'élève toujours plus haut, où l'on sent la vie pénétrer par tous les pores ! —Avantages de l'esprit, avantages du corps.

Voyez, sur les bords de ce magnifique lac Mégantic ces familles réunies et dont le bonheur est visible !

Eh ! qu'avons-nous besoin de courir au loin, à la recherche des lieux pittoresques, quand nous les avons ici, près de nous, à notre portée ? —F. PICARD.

LES NOUVEAUX CARDINAUX

Le Saint Père a daigné élever à la pourpre cardinale, NN. SS. les archevêques : Labouré, de Rennes ; Coullié, de Lyon ; et Sourrieu, de Rouen.

Mgr Coullié est né à Paris en 1829, et fut nommé en 1893, archevêque de Lyon. On sait que le titulaire de cet archevêché, l'un des premiers si pas le premier de France, porte le titre, lui seul, de *Primat des Gaules*. Mgr Coullié avait succédé, en 1878, à Mgr Dupanloup, comme évêque d'Orléans.

Mgr Labouré naquit à Archiet-le-Petit, dans le Pas-de-Calais, en 1841. Il fut évêque du Mans (Sarthe), durant neuf ans, et promu ensuite à l'archevêché de Rennes en 1893.

Mgr Sourrieu, né à Aspet dans la Haute-Garonne, en 1825, fut nommé évêque en 1882 à Châlons, d'où il fut promu à l'archevêché de Rouen en 1894.

Ce sont trois prélats distingués par leur prudence et leur grande bonté.

Le Président de la République française leur remit, le 20 mai dernier, suivant l'usage de France, et en grande cérémonie, la *barrette* apportée pour eux par les Gardes-Nobles de Sa Sainteté.

MARIAGE PRINCIER AU MONTENEGRO

Le mariage du prince François-Joseph de Battenberg et de la princesse Anna de Montenegro, a eu lieu le 18 mai, à l'église métropolitaine de Cettigne, d'a-

près le rite orthodoxe, et à la légation d'Angleterre d'après le rite évangélique.

La princesse Anna, née le 8 janvier 1872, est la cinquième des neuf enfants du prince Nicolas. Le prince François-Joseph de Battenberg, né à Padoue, le 24 septembre 1861, avait pour frères le prince Alexandre, qui fut souverain de Bulgarie, et le prince Henri, gendre de la reine Victoria, mort sur la côte d'Afrique en 1896.

Peut-être le prince va-t-il être appelé, par les puissances, au poste de gouverneur de la Crète autonome.

L'ÉTÉ

Peut-on chanter le Printemps sans venir rendre hommage à la belle saison de l'Été ? oh non ! car l'Été réalise ce que le Printemps promet. Arrive fleur des champs, lis de la vallée, frais myosotis, humbles violettes, laissez pour un instant les lieux embaumés par votre présence, et, venez dans votre langage symbolique payer un juste tribut à votre sœur du Printemps. La petite fleur des champs s'incline ; voici son gracieux langage : Belle reine, au nom de mes compagnes, fleurettes comme moi, merci de ton chaud rayon de soleil, l'ombre protectrice de tes grands arbres, tes eaux limpides où se reflète le ciel, le lis d'eau mon frère, aime souvent à s'y mirer fier de sa blancheur immaculée. A ces paroles, les yeux bleus de la timide violette et du gentil myosotis s'entr'ouvrent, et remercient cette gracieuse messagère, en agitant leurs calices, d'où s'échappe le plus suave parfum, humbles tributs des fleurs à la nature.

Comment décrire un soir ou une nuit d'Été ! Un firmament parsemé d'étoiles, la lune, grande et majestueuse, illuminant la terre de sa douce clarté. Nos fleuves, nos rivières, ces grands miroirs de la nature, nous prêtant leurs ondes limpides pour nous y plonger ou pour nous bercer bien doucement sur leurs flots. La nature endormie, les oiseaux au nid se donnant la becquée, repliant soigneusement leurs ailes sur la couvée qui comptera demain un oisillon de plus, les fleurs refermant leurs corolles, n'attendant pour se réveiller que le baiser de l'aurore naissante. C'est l'heure mystérieuse, où les cœurs qui battent à l'unisson échangent de tendres propos, de doux serments. Bien souvent, par la pensée je me suis transportée à Venise la Belle, et là, sous le ciel unique de l'Italie, j'ai rêvé être en gondole savourant le doux *farniente* de l'Italienne. J'ai désiré aussi jouir du climat sans rival de Nice, où l'oranger fleurit, où le fruit savoureux du citronnier laisse tomber ses *pommes d'or* à nos pieds, où la grenade se détache seule de l'arbre, pour venir nous rafraîchir par son jus délicieux. Oh ! oui, l'Italienne peut bien sentir qu'elle a le cœur comme un brasier où le mot amour est écrit en caractères de flammes. Été, comme notre reine du Printemps, tu es plein de charmes et de désirs réalisés, la nature elle-même fait sa plus délicieuse toilette pour te fêter. Puisses-tu, Été embaumé, te réunir au Printemps éternel pour louer et bénir celui qui te fit si beau pour charmer l'œil de ses enfants. J'aime à répéter avec notre sympathique poète l'abbé Apollinaire Gingras :

L'Été, je l'aime encor : je l'aime quand, le soir,
Vers le ciel qui rayonne ou le ciel sombre et noir,
Montent ces mille voix des bois et de la plage
Qui remplissent les airs d'un solennel hommage.

Mme MARIE-LOUISE BERGERON.

L'AMOUR-PROPRE

L'amour-propre, bien placé, paraît à beaucoup de gens une chose admirable.

Mal placé, on ne sait pas ce qu'il serait.

Je remarque que tous ceux qui en ont se flattent toujours de l'avoir mis au bon endroit.

Je n'ai encore rencontré personne qui ait dit :

—J'ai si mal placé mon amour-propre que cela en devient embarrassant et désastreux.

M. DE VOGUÉ.

PAGE D'ALBUM

Giacomo Meyerbeer

Poco allegretto

PIANO

CHŒUR DU GESÙ A SAINT-HYACINTHE

Le 12 juin, le chœur du Gesù se rendait à Saint-Hyacinthe. Deux cents personnes l'accompagnaient.

A l'arrivée de tout ce monde à Saint-Hyacinthe, un "Bonnet Hop" (?) fut offert aux excursionnistes par "l'Association Athlétique" de la ville. A cette occasion, nous remercions vivement Mesdames O. Desnairais, S.-I. Duclos, E.-H. Richer, V. Côté, J. Morin, T. Chalifoux, E. Henshaw, J. Dubrule, ainsi que MM. le Dr Eug. Saint-Jacques, J. Richer, M. de la Bruère, Rod. Dubord, Alph. Côté et Léon Ringuette : ils ont reçu avec une vraie gracieuseté et une grande délicatesse, les excursionnistes et les membres du chœur de Gesù.

Le soir l'orchestre Bellini exécuta ses plus brillants morceaux ; durant les intermèdes, MM. H.-C. Saint-Pierre, H. Saint-Louis et A. Laramée ont débité leurs plus jolies déclamations.

Un joli lunch attendait les Montréalais au club Yamaska. Ce lunch était offert par le président de ce club, M. Chalifoux.

Le dimanche matin à la cathédrale, le chœur chanta la messe de Nicou-Choron, avec accompagnement d'orchestre.

M. H. Beauregard officiait, ayant comme diacres MM. Desnoyers et Phaneuf. M. le curé H.-L. Duhamel remercia vivement le chœur du Gesù d'être venu

rehausser si brillamment la fête du jour. Puis, le R.P. Nolin, S.J., fit un magnifique sermon sur le Sacré-Cœur.

La grand'messe finie, le chœur fut invité à un superbe lunch offert au presbytère par M. Daoust, assistant-procureur : chacun y fit honneur, vous le pensez bien !

Les vêpres furent chantées solennellement à l'église paroissiale par le chœur ; à l'issue de l'office, le R.P. Rondeau, prieur des Dominicains, exprima encore, en termes éloquentes, la gratitude de tous envers le chœur du Gesù.

Le dimanche soir, le chœur exécuta dans la salle du marché le "Paradis perdu" avec un brio sans pareil.

On lui fit une magnifique ovation.

Enfin, pour terminer ce jour si bien rempli, un bal fut improvisé à l'hôtel Yamaska, et nous citerons parmi l'essaim de beautés réuni en cette fête tout intime, Mlles Richer, B. Côté ; M. Pagnuelo, Mlles MacDonald et Mlles Rondeau, Charpentier etc. ; Mesdames H.-C. Saint-Pierre, F. McKeicher, R. Rolland, A. Clerk ; Mlles Martin, Delorme, Brunet, Lajoie, Terroux, Mount etc. Parmi les excursionnistes : MM. H.-C. Saint-Pierre, H. Saint-Louis, Alex. Clerk, R. Clerk, J. Clément, Raoul Masson, Albert Charpentier, Raoul Dumouchel, W. et P. Mount, E. Lafontaine, Paul St-Germain, Dr Boulet, Dr George-E. Beauchamp, Tancrede Pagnuelo, Notaire Lucasse,

F. McKeicher, J.-E. Dufort, Edouard Seguin, Raoul de Lorimier, Edouard Desaulniers, etc.

Tous et toutes sont revenus enchantés de leur voyage : tous, des charmes et des grâces des dames et des demoiselles ; et toutes de la courtoisie et de l'amabilité des *jolly fellows* de Saint-Hyacinthe.—A. C.

POUR ELLES

Beaucoup de femmes se croient exemptes de préjugés, de superstition et cependant, si elles ont une fleur, une pierre précieuse à choisir, elles se laissent aller à des impressions, qu'on ne raisonne pas ; et qui font que l'on croit à l'influence des couleurs.

Demandez aux bijoutiers et aux grands fleuristes ; ils vous établiront bien vite le dictionnaire des nuances.

Rouge : ardeur, lutte ;

Violet : puissance, consolation ;

Bleu : confiance, tendresse ;

Vert : mauvaise chance ;

Jaune : joie, richesse ;

Marron : passé, défiance, etc.

Les fleurs ont aussi leur langage :

Chrysanthème : amitié incompatible avec toute idée d'amour ;

Dahlia blanc : reconnaissance, remerciement ;

Gardenia blanc : élégance, plaisir, honneur ;

Jacinthe : fidélité ;

Marguerite blanche : croyez à mon amour ;

Marguerite jaune : fleur des tombes, je ne vous aime plus.

Éillet rouge : aventure d'amour, intrigue ;

Éillet blanc : confiance ;

Lilas blanc : amour, volupté ;

Lilas mauve : amitié, souvenir ;

Jonquille : désir ;

Camélia : talent ;

Rose : beauté ; etc...

On peut encore ajouter aux couleurs que le *rouge* est l'indice de la mauvaise chance, du manque d'argent, le *jaune*, de l'infidélité...

Pour les fleurs, la *bruère* est la fleur triste ; la *pen-sée* la fleur de deuil, et la *tulipe* la fleur fatale.

Un ruban rouge joint à une corbeille contenant des lilas et des violettes, porte chance. Mais voulez-vous qu'il arrive un événement heureux à une dame, envoyez-lui un bouquet à un moment où elle ne s'y attend pas du tout ; c'est alors inmanquable.

Quant aux bijoux où l'argent dominera : l'argent est le métal qui donne l'inspiration, la fantaisie, et les brunes étant plutôt positives, l'argent leur donnera ce qui leur manque : de la poésie, de l'idéal.

Les blondes qui sont impulsives, lunatiques, ont besoin d'or ; elles se calmeront alors.

Pour les pierres, il faut aux blondes des rubis, des grenats, (pierres de sagesse) ; aux brunes des améthystes (pierres d'espérance), des émeraudes (porte veines).

Quant aux diamants, tout le monde peut en porter.

C'est la pierre du luxe sans propriété, mais aussi sans danger, ... sauf... pour la bourse.

CONSEILS PRATIQUES

Fraises ensablées.—Ne les lavez pas, car le lavage enlève leur parfum, mais prenez une mousseline mouillée où vous les faites sauter à plusieurs reprises, de façon à ce que le sable ou la terre s'attachent à la mousseline.

Contre les piqûres d'abeilles.—Un peu d'eau phéniquée est ce qu'il y a de mieux. Si l'on se trouve au jardin, prendre une branche de persil, la frotter pour en exprimer le jus, qui sert à laver et frotter la blessure. On peut laisser les feuilles froissées sur celle-ci, formant compresse. Ou encore, un peu de terre mouillée, sur la piqûre.



BEAUX-ARTS. — L'AMOUR CRAINTIF



Partie de plaisir au Lac Mégantic



Diner au chantier (Lac Mégantic)

A TRAVERS LE CANADA.—(Photos F.-X. Vachon)

LA BANQUE VILLE-MARIE

A cette époque de l'année, nos grandes institutions financières ont coutume de publier les rapports de leurs opérations.

A la banque Ville-Marie, dont le président, entouré du respect de tous, est M. Wm Weir, les progrès vont toujours croissant. Sans doute, l'habile direction de l'homme énergique et bon que nous venons de citer y est pour beaucoup : et nous comprenons que les actionnaires ne lui ménagent point leurs marques de sympathie.

Le dernier exercice s'est clôturé par une augmentation de bénéfices : augmentation légère, il est vrai, mais les autres maisons n'en ont peut-être pas eu autant.

La banque Ville-Marie, soucieuse des intérêts du commerce et de l'agriculture de la province, ouvre des succursales sur tous les points, facilitant ainsi les affaires à nos campagnes, tout en y trouvant de nouvelles sources de revenus.

M. le président Weir est bien l'un des agents principaux de cette prospérité : mais, seul, il ne pouvait suffire. Aussi, sommes-nous heureux de faire ressortir le mérite de M. F. Lemieux, comptable en chef, secondant si bien son digne président et les autres personnages importants de la direction.

LA MODE

No. 3.—*Corsage fantaisie* en soie bleue formé par des petits plis en travers ; manches plates, jockeys plissés u-dessus, ruhe autour du cou, haute ceinture suis-



No 3.—CORSAGE FANTAISIE

esse tout ornée de petits velours noirs quadrillés. Chapeau Henri II, en crin noir, orné autour par une écharpe drapée et haute touffe de plumes en aigrette.

Le professeur.—Qu'a fait Dieu pour punir l'homme le sa première désobéissance ?

L'élève.— Il a... fait... la femme !

M. OMER CARRIER

Les journaux quotidiens ont donné les détails du triste accident qui a terminé la carrière d'un jeune homme très avantageusement connu dans les cercles d'affaires et industriel, M. Omer Carrier, de l'importante usine Carrier & Lainé, de Lévis.

M. Carrier était né à Lévis, le 10 février 1873. Il n'était donc âgé que de vingt-quatre ans.

Après de solides études au collège de Lévis, à l'université et à l'École polytechnique de Boston, il était venu aider à son frère et associé, M. Charles-Henri Carrier, dans la direction de l'usine que leur avait légué leur père.



Les nombreux ouvriers de l'usine Carrier & Lainé n'oublieront pas de sitôt leur jeune patron qui, non content de leur donner le pain quotidien, s'ingéniait à leur rendre service de toutes les façons possible.

M. Carrier était un amateur enragé de sport. Il était un des membres influents de la "Canadian Wheelman Association," au dernier carnaval de Québec, c'est lui qui commandait le *team* vainqueur dans le concours de *bug-of-war* des clubs de raquettes.

Il laisse une veuve et deux enfants.

Qu'il repose en paix !

L'ART CULINAIRE

Gâteau fleur de riz.—Prenez cinq cuillerées de fleur de riz, délayez dans du lait sucré (un bon verre à vin ordinaire) ; faites cuire sur le feu, bien épais ; ensuite cassez six jaunes d'œufs et ajoutez-les un à un ; battez deux blancs en neige ; mêlez le tout ensemble et faites cuire pendant deux heures au bain-marie.

Pommes meringuées.—Faites une compote de pommes, dans laquelle vous mettrez de l'écorce de citron ou de l'eau de fleurs d'oranger. Sucrez, laissez refroidir. Battez ensuite en neige très ferme quatre ou six blancs d'œufs ; étendez cette neige sur la compote et faites dorer au four.

Côtelettes de veau sautées à la bordelaise.—Hachez très fin des échalotes, enveloppez-les dans un linge blanc et faites-les cuire dans du vinaigre avec du sel et du poivre jusqu'à ce que le vinaigre soit tari ; mêlez ces échalotes avec un morceau de beurre et du persil haché et mettez le tout sur des côtelettes de veau sautées à la poêle.

Sauce aux concombres.—Le concombre est un légume fade. Voici pourtant le moyen d'en tirer une sauce assez relevée.

On râpe des concombres de façon à en obtenir environ quatre cuillerées. A cette quantité, on ajoute autant d'huile d'olive verte à goût de fruit et une demi-cuillerée de vinaigre, plus du sel, du poivre et une bonne pincée de piment. Le tout étant bien mélangé sera servi avec des tranches de viande froide.

Pour bien réussir cette sauce, il ne faut pas méger le poivre et le piment.

PRIMES DU MOIS DE MAI

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—M. Barbeau, 163, rue Iberville ; A. Fleury, 1497, rue Notre-Dame ; L.-C. Forget, 1532, rue Ste-Catherine ; Mlle M.-C. Deslauriers, 264, rue Wolfe ; E. Rivet, 765, rue DeMontigny ; Alfred Eourgeault, 247, ave. de l'Hôtel-de-Ville ; J.-B. Chamberlan, 128A, rue Wolfe ; A. Desrochers, 965, rue St-Dominique ; Eugène Moser, collège Ste-Marie, rue Bleury ; Albéric Sanguinet, 217, rue Fullum ; Ludger Renois, fils, 335, rue Sanguinet ; Joseph Gagné, 185, rue Iberville ; Mlle Antonia Boucher, 104, rue Moncalm ; Wilfrid Boisseau, 782B, rue Cadieux.

Pointe St-Charles.—Anastase Garišpy, 8, rue Paris ; Xavier Lanthier, 154, rue Chateauguay.

Québec.—Charles Plante, 2, rue St-Luc, St-Sauveur ; L.-N. Santerre, 36, rue Charest ; A. Tessier, 13, rue Victoria, St-Sauveur ; Dr Paquin, rue St-Jean ; Philippe Patry, 928, rue St-Sauveur ; P. Lamontagne, 168½, rue St-Olivier.

Pointe-aux-Trembles, Portneuf.—Mme J.-B. Magnan. *Maniwaki.*—Dr J. Comeau.

St-Césaire.—Mme C. Pepin.

St-Thimothée.—Henri Julien.

Lac Mégantic.—A.-J. Lemieux.

Ottawa.—Mlle Adèle Lemieux, 171, rue St-André.

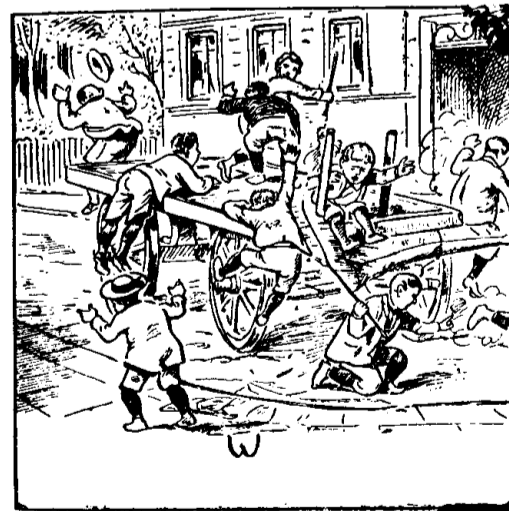
Mendota, Minn.—Ulric Vidal.

THÉÂTRES

L'attraction de cette semaine au Théâtre Français est le drame : *A Social Highwayman*, qui a remporté tant de succès l'hiver dernier, à l'Académie de Musique. C'est la dernière pièce qui a été représentée à ce théâtre sous la direction de M. et Mme Murphy. Tout le monde s'accordait à dire que c'était la meilleure production qui ait été vue ici. Il s'agit des aventures d'un voleur élégant du meilleur monde, pour employer l'expression paradoxale de l'auteur, lequel intrigue dans la société qu'il fréquente et trouve moyen de vivre du produit de ses vols qu'il pratique sur ceux qui le fréquentent. C'est la première fois qu'elle sera donnée dans une représentation à prix populaire.

Le principal artiste de vaudeville est M. Willis-P. Sweatman, le ménestrel.

GRAVURE-DEVINETTE



—Sauvons-nous ! vite, voilà le charretier !

—Où est-il ?

S'ASSIMILE FACILEMENT

Un estomac débilité réclame des ménagements. Le *Baume Rhumal* préconisé contre toute les affections de la gorge et des poumons, est facilement assimilé et n'exige pas un régime spécial.

UN

17

DRAME AU LABRADOR

Roman Canadien inédit, par le Dr EUGENE DICK.

(Illustrations de Edmond-J. Massicotte)

(Suite)

Leur rôle, à eux, sera des plus simples...

Ils n'auront qu'à transporter le chargement... *hérétique*, de Saint-Pierre à la côte canadienne, où ce chargement sera transbordé sur une goélette de Québec, attendant à un endroit convenu de la région du Labrador.

Tout ira donc pour le mieux, à moins que le diable ou le *Fisc*,—ce qui est à peu près la même chose,—ne s'en mêle.

Le seul anicroche possible est le naufrage du vaisseau portant à leur rencontre l'*associé* attendu.

Il a si fort venté de l'est, les jours précédents, que cette crainte n'est certainement pas chimérique.

Mais, entre marins, on ne croit guère à ces pronostics des gens de terre, qui s'écrient à chaque rafale secouant les ais de leur habitation : "Hein ! il en fait un temps !... Ce n'est pas moi qui voudrais être sur le fleuve, par une semblable *dépouille* !"

Ce n'est donc pas à une catastrophe que croient nos deux jeunes Français, mais bien plutôt à un retard subi par leur confrère de Québec.

—Ça ne m'étonnerait pas, tout de même, que notre homme eût été empêché... disait Thomas :—sa barque ne payait pas de mine ! Quel sabot, nom d'un phoque !

—Bonne goélette... répliquait Gaspard d'un air mystérieux... Un peu avariée, c'est vrai ; mais elle n'a une apparence misérable que pour tromper les *gabelous*.

—Au fait, peut-être as-tu raison... Je l'ai encore dans l'œil : fine de l'avant, large de bau, évidée de l'arrière,—ça doit bien marcher...

—Et bien résister à la mer, car la cale est profonde...

—Avec ça que le lest ne lui manque ni à l'aller ni au retour.

—Parbleu !... Farine et autres provisions en descendant, pour faire manger les amis d'en-bas !...

—Liqueurs fortes et vins de France, en remontant, pour abreuver les bonnes gens d'en haut !

—Le joli négoce !

—La belle existence !

—J'en tâterais volontiers.

—Nous ferons mieux que cela, ami Gaspard : nous en jouirons à gogo,—car le moment approche où nous pourrons mettre à exécution nos projets.

—Ah ! puisses-tu dire vrai !

—Cette saison est trop avancée pour que notre petite expédition actuelle soit autre chose qu'un coup d'essai, destiné à nous faire la main. Mais... que nous réussissions, et, l'année prochaine, ayant un solide vaisseau sous les pieds, Thomas Noël et Gaspard Labarou en feront voir de "belles" aux *gabelous* de France et du Canada.

—Ami Thomas, je te l'ai dit : je suis ton homme, et je veux être riche pour que ta sœur Suzanne soit un jour la plus grande dame du Golfe.

—Cela sera, répondit le jeune Noël, d'un ton moitié figue, moitié raisin.

—Il faudra bien que cela soit, car... je le veux, entends-tu !

Et Gaspard accentua d'un geste énergique cette phrase quelque peu prétentieuse.

Thomas lui jeta un regard inquisiteur et vit bien que son associé était homme à remplir l'engagement qu'il prenait.

—Tu auras ma sœur, ami Gaspard... Je te la promets !... dit-il avec la gravité d'un père de famille bien posé.

La nuit était venue, cependant,—une belle nuit, nom d'un phoque !—mais un peu trop éclairée par la lune à peine déclinante, au dire des deux amis.

Bien qu'allant à contre-courant depuis quelque temps, la goélette avait pu continuer sa marche, après avoir viré de bord un certain nombre de fois et s'être insensiblement rapprochée de la côte, où la brise de terre, soufflant ferme, l'avait poussée assez rapidement vers sa destination mystérieuse.

A la reprise du courant de montant, les allures du vaisseau s'accrochèrent.

La brise de terre fraîchit, et toute conversation suivie devint impossible, chacun des deux marins ayant assez à faire de diriger la marche rapide de la goélette.

On courut ainsi, serrant la côte d'assez près, jusqu'à la hauteur du *Petit-Mécatina*,—une île d'aspect sauvage, hérissée de rochers aux formes romantiques, où les rayons lunaires plaquaient des taches blafardes alternant avec les ombres projetées...

Sur la droite, vers la côte nord, des îles nombreuses se dessinaient vaguement, les unes comme des taches sombres, les autres ayant l'air de grands cachalots endormis...

C'est du côté gauche, au large d'eux, par conséquent, qu'apparut pour la dernière fois aux yeux de nos jeunes aventuriers la charpente massive du *Petit-Mécatina*.

Ils venaient de virer de bord, après une assez longue bordée vers la côte, lorsque, dans la pâle clarté lunaire, à un demi-mille environ en avant du beaupré de leur goélette, s'estompa sur le fond bleuâtre du firmament, de façon indécise d'abord, puis progressivement avec plus de netteté, une masse énorme, de forme irrégulière, mais très élevée partout, faisant un trou noir à l'horizon...

C'était le *Petit-Mécatina*, le lieu de rendez-vous assigné par le capitaine canadien.

Aussitôt, outre leurs feux de position réglementaires, les jeunes marins allumèrent un fanal bleu, attaché d'avance au milieu de leur mât de misaine.

Puis ils se prirent à observer attentivement la côte abrupte qui défilait par leur travers de bâbord.

Une dizaine de minutes s'écoulaient...

La goélette, ses voiles bordées à plat, serrant le vent, courait à l'ouest, se rapprochant toujours...

A la distance d'une quinzaine d'arpents, d'après son estimé, Thomas, ne connaissant qu'imparfaitement ces parages, jugea prudent de ne pas s'approcher davantage de ces rochers menaçants...

Il lofa...

Les voiles battirent au vent...

Mais, au même instant, une grosse lueur brilla sur un point du rivage ; puis une seconde ; puis enfin une troisième,—à quelques pieds seulement les unes des autres.

—Largue l'ancre ! commanda Thomas.

Gaspard se précipita vers l'avant et leva le cliquet du guindeau. Aussitôt l'ancre tomba à l'eau, suivie de sa chaîne, qui glissa bruyamment dans l'écubier.

Puis les voiles furent abaissées en un tour de main, et l'on attendit.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'une embarcation se détacha, comme dans une féerie, de ces rochers géants et s'avança vers la goélette.

—Ohé ! qui vient là ? s'enquit Thomas, pour la forme,—car il savait bien à quoi s'en tenir.

—La *Marie-Jeanne* !

Puis la même voix reprit :

—Et vous ?

—*Je Marsouin* ! gronda Thomas, faisant rouler l'*r* unique de ce mot.

Il faut dire ici que la goélette des Noël avait jusqu'ici porté le nom très honnête de *Saint-Malo*,—en souvenir du pays natal,—mais que maître Thomas, lancé sur la piste d'aventures émouvantes, avait détrôné le vieux saint breton de la poupe de sa barque, pour y substituer le nom de l'amphibie guerroyeur cité plus haut.

Il y eut une minute de silence.

Puis le survenant demanda, tout en continuant d'avancer :

—Rien qui cloche ?... On peut aborder ?...

—Arrivez sans crainte, fut-il répondu : il n'y a ici que mon associé Gaspard Labarou et moi, Thomas Noël.

La chaloupe, manœuvrée habilement, aborda bientôt.

Des deux hommes qui la montaient, l'un resta à bord, tandis que l'autre grimpa sur le flanc du *Marsouin*, s'aidant des haubans de misaine, et sauta lestement sur le pont.

—Messieurs, dit-il sans préambule, vous êtes gens de parole.

—Toujours ! fit Gaspard laconiquement.

—Et, pour cette fois, il y a quelque mérite à l'être, après une pareille bourrasque... ajouta Thomas, plus loquace que son compagnon.

—Mes compliments, jeunes gens. J'aime qu'on soit exact... Mais venons au fait... Nous sommes pressés... Notre marché tient-il toujours ?

—Des Français n'ont qu'une parole ! répondit le sentencieux Thomas.

—Aux *Iles* ! commanda Gaspard.

—Bien, messieurs. Je vois que vous êtes des jeunes gens d'action et que je puis compter sur vous... Nous partirons dans une heure,

—juste le temps d'embarquer quelques provisions et de convenir de nos faits. Venez.

Sans plus d'explications, les deux Français descendirent dans la chaloupe du Canadien et, prenant place à l'arrière, laissèrent le capitaine et son matelot s'escrimer avec les rames pour les conduire à terre.

Où diable était donc la goélette de ces étrangers ? . . .

On n'en voyait ni un coin de coque, ni une pointe de mât !

Mais, ayant entendu raconter bien des fois les prouesses accomplies par les contrebandiers du Golfe, nos jeunes marins ne s'étonnaient pas outre mesure.

Cependant, comme on arrivait sur les rochers escarpés de la rive, sans ralentir la vitesse de la chaloupe, Thomas poussa un cri :

—Aïe ! capitaine, nous allons nous casser le nez sur cette muraille à pic !

Le capitaine, sans répondre, donna un dernier coup de rame ; puis, se levant, il alla se mettre à l'avant de l'embarcation, tandis que son matelot venait placer son aviron à l'arrière, dans l'échancrure de la godille, et s'y escriyait de son mieux.

On venait d'entrer dans un étroit couloir de roches très élevés, large tout au plus de vingt pieds et courant en biais vers le plus haut escarpement de cette singulière île.

Naturellement, par sa disposition même, ce bras de mer profondément encaissé ne pouvait être aperçu du large.



—Messieurs, vous êtes des gens de parole.—Page, 139, col. 2

On courut ainsi au milieu de rochers aux flancs à peu près verticaux pendant deux ou trois minutes, parcourant une distance d'un couple de cents pieds . . .

Puis la chaloupe s'arrêta net, l'étrave sur le gouvernail d'un vaisseau, ayant l'air enclavé dans cette mascarade de haute roches.

—La *Marie-Jeanne*, messieurs ! dit le capitaine canadien avec une certaine emphase.

Et il se retournait, souriant, vers ses nouveaux amis.

—Nom d'un phoque ! il faut le voir pour le croire ! s'écria Thomas, ne pouvant dissimuler son étonnement.

—On parcourrait le monde entier avant de déterrer un havre comme celui-ci ! dit à son tour Gaspard, émerveillé.

—C'est à la fois mon bassin de carénage et mon havre de refuge, quand on me serre de trop près . . . répondit le capitaine de la *Marie-Jeanne*.

—Tout de même, il y a des choses bien étonnantes dans ce golfe Saint-Laurent ! s'écria de nouveau Thomas, avec des hochements de tête admiratifs.

—Étonnantes, jeune homme ? . . . fit le canadien souriant . . . Dites : sans pareilles ! . . . Voilà trente ans que je le parcours en tous sens, mon beau golfe, et j'y trouve toujours du nouveau.

Cependant, une courte échelle fut tendue de l'arrière, par un des matelots du bord, et les jeunes français, précédés du capitaine, y grimper rapidement.

La porte du capot d'arrière était ouverte, laissant monter de la cabine une lueur claire.

On s'y engouffra, et une intéressante conférence se tint pendant près d'une heure entre les nouveaux venus et les gens de la *Marie-Jeanne*.

Que se passa-t-il ? . . .

Quelles furent les confidences échangées ?

Que fut-il convenu ? . . .

Mystère . . . pour le présent !

Il nous est interdit,—auteur scrupuleux que nous sommes—de soulever, dans ce premier volume, même un coindu voile qui recouvre les faits et gestes des PIRATES DU GOLFE SAINT-LAURENT.

Mais on ne perdra rien pour avoir attendu.

Ce qu'il nous est permis de confier à nos lecteurs, dès maintenant, c'est qu'après un conciliabule qui dura près d'une heure, le capitaine canadien se rembarqua avec les deux Français et que le *Marsouin*, bien lesté de provisions et d'espèces sonnantes, cingla aussitôt vers les îles Miquelon.

L'équipage de la *Marie-Jeanne*, ainsi que le charpentier du bord, continuèrent d'habiter le Petit-Mécatina, occupés à radouber leur goélette avariée et à faire une besogne bien autrement . . . mystérieuse.

XXIII

CHASSÉ ET MAUDIT

Quand la goélette de Noël reparut dans la baie de Kécarpoui, au commencement du mois d'octobre, après une absence d'un peu plus de deux semaines, un voile de deuil planait sur la petite colonie.

Depuis une dizaine de jours, on était entré dans cette longue période d'isolement qui, là-bas, ne se termine qu'à la réouverture de la navigation, en mai.

Le missionnaire était bien venu, comme d'habitude, donner aux pêcheurs de ce lieu solitaire l'opportunité d'accomplir leurs devoirs religieux . . . Mais, loin d'avoir à bénir l'union de deux jeunes gens pleins d'amour et d'espoir, il avait dû, hélas ! prodiguer des consolations à une famille plongée dans une douleur mortelle, par la disparition d'un de ses membres, et présenter à une fiancée dont le cœur saignait, au lieu d'une couronne de fleurs d'oranger, la couronne d'épines de la résignation chrétienne . . .

Il va sans dire que ce messager de paix, saisi du différend qui existait entre les deux familles, n'avait pas eu grande peine à faire disparaître les hésitations de madame Noël à propos de la mort sanglante de son mari.

Une déclaration écrite du mourant, attestant la complète innocence de Jean Labarou et corroborant le récit circonstancié de celui-ci, ne contribua pas peu à ce résultat ; et le missionnaire eut au moins la consolation, en partant, de voir les chefs des deux seuls établissements de la baie unir fraternellement leurs mains, en signe de pardon et d'oubli.

Le retour de la *Saint-Malo*,—désormais le *Marsouin*, de par le caprice de maître Thomas,—raviva pourtant la plaie encore saignante de la disparition d'Arthur.

Mais on ne put tout de même s'empêcher,—à l'est de la baie, du moins,—de reconnaître le *dévouement* des deux marins qui venaient de faire une si rude *croisière* à la recherche de leur malheureux ami.

Toutefois,—en dépit de la meilleure volonté du monde,—la famille Labarou ne réussit pas à dissimuler l'horreur instinctive que lui inspirait Gaspard depuis la catastrophe.

A peine arrivé dans la baie, ce modèle des fils adoptifs s'était empressé, naturellement, d'aller rendre compte à ses parents du résultat négatif de ses recherches.

Il avait, d'ailleurs, pris la peine d'étudier à fond le rôle qu'il allait jouer avant de risquer cette démarche décisive.

Figure morne, fatiguée, triste ; pâleur malade ; regard fatal, inconsolable : tel était son masque.

Mais toute cette mise en scène ne put fondre la glace qui le séparait désormais de cette famille où il avait grandi, choyé à l'égal du fils de la maison.

La mère Hélène, à sa vue, eut une crise de larmes qui pensa lui causer une rechute.

Jean Labarou, lui, pâle comme un mort, laissa son neveu s'empêtrer dans le récit de ses exploits et de ses actes de dévouement fraternel.

Puis, quand ce fut fini, il se contenta de dire froidement, mais avec un geste d'une terrible solennité :

—Arthur est mort,—et je n'espère plus . . . Que Dieu ait pitié du pauvre enfant ! . . . Mais si tu es pour quelque chose dans cette fatalité épouvantable ; si, par ta faute, une mère a été privée, sur ses vieux jours, d'un fils adoré ; si ta cousine, par ton fait, se trouve seule au monde, sans appui quand nous n'y serons plus ; moi ton second père, au déclin de ma vie, courbé par l'âge et l'incurable chagrin que je sens là (et le vieillard touchait son front ridé), je finis par succomber avant le terme assigné par la divine Providence ; si cela est, eh ! bien, je te maudis !

(A suivre)

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

— Tu verras combien je te rendrai heureuse. Dieu m'a ressuscitée pour la joie de ta vie... Tu n'es pas vieille, va ! le chagrin t'a changée, voilà tout... Mais le bonheur te rendra belle. Tu ne sais pas, je crois reconnaître tes yeux, je te retrouve dans le regard, comme tu m'as attirée par ton chant de Tzigane. Je suis chrétienne : outre le nom de Néra, on me donne encore celui de Marie ; mais, vois-tu, quelque chose de notre race m'est resté. Je m'attifais toujours autrement que les autres... C'étaient des guirlandes dans mes cheveux, des écharpes rouges autour de ma taille. On en riait, on disait : Oh ! la petite bohème ! Et je m'en réjouissais au fond du cœur... Il me semblait que ce lien me rattachait à ma mère, à toi ! toi ! qui m'as tant pleurée...

— Tu ne m'as donc jamais maudite ?

— Pourquoi l'aurais-je fait ?

— Ne t'avais-je pas abandonnée ?

— Hélas ! tu me croyais morte. Jansôme et Sabretache le pensaient comme toi !

— Tu es une chère et adorable créature !

Néra tendit la main à Mathia :

— Le jour baisse, dit elle, rentrons. Il me tarde de te conduire vers Catherine, de lui dire : Dieu est bon de me rendre ma véritable mère, mais je n'oublierai point que vous m'avez élevée, aimée, et je resterai votre enfant d'adoption.

— Oui, partons ! répéta la Tzigane.

Elle s'arrêta pourtant et dit à sa fille, en jetant un regard sur ses haillons :

— J'ai honte de ces misérables guenilles, maintenant ; qu'est-ce que cela me faisait, jadis, d'errer en mendiant le long des grandes routes... mais j'ai pour ma fille souci de ma dignité !

— Demain tu seras belle, dit Néra ; la nuit vient et tu n'es connue de personne. Nous allons descendre par le chemin du Tillet, bien souvent désert. Viens.

La bohémienne posa la main sur l'épaule ronde de Néra.

Toutes deux marchaient lentement, s'arrêtant pour se regarder, et la nuit était complètement descendue, quand elle entrèrent ensemble dans la maison de Catherine.

Celle-ci rangeait le travail avec l'aide de Mélisse. En apercevant celle qu'elle prit tout d'abord pour une très vieille femme, elle crut que Néra ayant trouvé une mendicante affamée, l'amenait partager le repas du soir. Et son regard empreint de bonté se reposa sur la nouvelle venue.

Mathia demeura debout près de la porte, n'osant avancer, regardant avec anxiété et curiosité la femme qui avait servi de mère à sa fille.

Quel contraste formaient en ce moment-là la veuve du garde et la Tzigane ! L'une, en dépit de son deuil et d'un incessant labeur, conservait sur le visage un air de jeunesse sereine. Sa physionomie était douce, attirante, les douleurs du passé se lisaient encore dans l'attendrissement des paupières et le pli des lèvres ; mais, le calme du devoir accompli, les contentements d'une maternité heureuse, rayonnaient sur son visage.

L'intérieur de la maison gardait lui-même un reflet de bonheur paisible. Une propreté minutieuse, des meubles soignés, quelques fleurs dans des vases de grès, tout contribuait à reposer le regard de celui qui entrait. Marie s'occupait de Nichette, et quand Mélisse quitta Catherine la bohémienne se rangea avec un respect affectueux pour laisser passer la veuve.

Néra se jeta dans les bras de Catherine.

— Oh ! je t'en prie, lui dit-elle, embrasse-moi bien fort, puis, laisse-moi te répéter que toujours je t'aimerai et que ma reconnaissance ne finira qu'avec ma vie.

— Pourquoi me dis-tu cela maintenant ? demanda Catherine.

— Tu le sauras tout à l'heure, répondit la jeune fille.

— Tu ferais peut-être bien de t'occuper de cette pauvre femme ; il me semble que tu l'oublies après l'avoir amenée.

— Non ! non ! mais j'avais besoin devant elle et ici de te remercier. Et, maintenant, permets-lui de s'asseoir au foyer, tout à l'heure je te dirai qui elle est.

Catherine s'occupait déjà du souper.

La bohémienne, silencieuse, ne voyait que sa fille, allant et venant dans la maison avec de jolis mouvements. De son lit, Claudine rani-

mée gardait les yeux fixés sur la Tzigane. Nichette, tenant son chien par l'oreille, s'approchait à petits pas, curieuse, un peu craintive.

La porte s'ouvrit avec fracas. François et Julien rentraient. Georges, que le maître d'école avait gardé plus longtemps, Georges, le regard rayonnant, vint se jeter dans les bras de sa mère dont l'étreinte dura longtemps.

Louise et Marie dressèrent la table, à laquelle un couvert fut ajouté pour l'étrangère.

La bohémienne amenée par Néra fut accueillie avec une grâce hospitalière ; elle ne mangea guère, étouffée qu'elle était par l'émotion, et plus d'une fois Néra porta la main à ses yeux pour essuyer une larme : on parla peu ; la gravité de la Tzigane, le trouble de Néra arrêtaient les confidences.

Catherine pressentait vaguement que quelque chose allait changer dans sa vie. Les caresses de Néra, les quelques mots dits par elle en rentrant, la troublaient.

Le souper terminé, et quand les jeunes filles eurent lavé et remis en place la vaisselle, Néra prit place entre sa mère et Catherine, et s'adressant à celle-ci :

— Tantôt, dit-elle, je suis allée à l'endroit où l'on me trouva jadis, et, sous le hangard à moitié détruit, j'ai trouvé cette femme qui pleurait... Sais-tu ce qu'elle cherchait ? la place où, malgré elle, il lui fallut autrefois laisser sa petite fille qu'elle croyait morte...

— Sa petite fille qu'elle croyait morte ?... répéta Catherine.

— Oui, il y a douze ans... Et l'enfant trouvée raidie et pâle, c'était moi, et la mère qui redemandait sa fille, c'était elle.

— Elle ! fit Catherine, mais alors...

— Tu comprends, oui, tu comprends... Elle ne m'avait pas oubliée ; avant de mourir, elle voulait savoir si l'on m'avait enterrée là, si elle y trouverait ma trace... Oh ! elle a bien dit mon nom de Néra ; elle a parlé du bouquet dont elle m'avait fait un linceul... C'est ma mère, vois-tu, ma mère pauvre, misérable, qui m'a mise au monde dans quelque forêt, m'a portée sur son dos pendant ma petite enfance... Je t'aimerai toujours, mais je lui dois une part de mon cœur, et je la lui donne...

— Ta mère ! répéta Catherine d'une voix douloureuse. Tu as raison si ton sang est le sien, si tu sens ton cœur battre, si elle t'a fourni des preuves des liens qui vous attachent l'une l'autre, aime-la toujours, ma Néra, c'est ton devoir.

La bohémienne se laissa glisser sur les genoux.

— Comment vous remercier, dit-elle, de me la rendre si belle, si bonne, si parfaite ? Vous l'avez sauvée, ma vie est à vous, cette vie si misérable hier, et qu'aujourd'hui je trouve si belle.

— Ne me remerciez pas, dit Catherine d'une voix presque dure. Vous appartenez à une race que je hais et que je redoute. Tandis que j'arrachais votre fille à la mort, un des vôtres me volait mon fils. Ce n'est point par générosité, par vertu, que j'ai gardé Néra. Non, non, j'attachais à cette enfant une sorte de croyance superstitieuse, et je n'aimais Néra qu'à travers mon enfant perdu, mon bien-aimé Claudin.

— Claudin ! répéta la Tzigane, vous avez dit Claudin ?...

— Un bel enfant de quatre ans, qui me fut enlevé dans la forêt, là-haut, pendant qu'il ramassait du bois avec Georges.

— Claudin !... le jour même de la trouvaille de Néra, il disparut.

— C'est en battant le pays pour trouver l'assassin de mon pauvre Jean que les gendarmes découvrirent Néra dans le bois.

— Le même jour... fit la bohémienne qui parut rassembler ses idées, nous campions à l'endroit où avait eu lieu la coupe de bois... Ce fut Germas qui apporta l'enfant.

— Vous faisiez partie de cette bande, vous ! vous ! s'écria Catherine.

La femme du garde-chasse s'était levée, ses yeux flamboyaient ; elle venait de saisir la main de la Tzigane et la secouait avec violence. Georges s'était rapproché et murmurait d'une voix sourde :

— Claudin ! mon Claudin !

La bohémienne soutint le regard irrité de Catherine et sans témoigner ni colère, ni surprise, elle répondit :

— Raski, le chef de la tribu était mon mari, et votre fils existe.

— Il existe ! Dieu du ciel ! Vous ne mentez pas ?

— Je le jure par Néra que vous m'avez rendue !

— Vivant ! il est vivant ! Oh ! que j'avais raison en disant que les soins donnés à votre fille protégeraient l'enfant volé !

Elle s'arrêta, l'expression de joie qui éclatait sur son visage s'éteignit subitement et, retournant sur son siège, elle cacha son front dans ses mains.

— Hélas ! fit-elle, qu'est-il devenu au milieu de gens vivant de maraude, enseignant le vol et le crime à ceux qu'ils enlèvent à leur famille ? Peut-être vaudrait-il mieux pour moi pleurer mon Claudin mort que de le retrouver coupable !... A quelle école l'avez-vous élevé, hélas !

Les grands yeux noirs de la Tzigane se fixèrent, ardents, sur le visage de Catherine.

—Aussi vrai que Néra est une honnête fille, votre enfant est resté digne de vous.

—Par quel miracle, grand Dieu ?

—Il avait du sang de braves gens dans les veines, je l'aimais, et un homme le protégeait.

—Un homme ! Savez-vous son nom ?

—On l'appelait le "Chasseur," dans la troupe. Il tirait avec une adresse remarquable, fournissait la bande de gibier, vendait le surplus, et remettait une partie de son bénéfice à Raski. Jamais cet homme ne prit part à aucune expédition. Il demanda à vivre parmi nous le même jour où Claudin fut volé, où mourut ma fille

—Vous souvenez-vous de ses traits ?

—Il me semble les voir encore : une figure effrayante, dévorée en quelque sorte par une barbe rouge ; des cheveux hérissés de la même couleur, un regard sauvage...

—C'est lui ! fit Catherine ; c'est lui, Loup-Cervier, l'assassin de mon mari.

La bohémienne parut réfléchir.

—Peut être, reprit-elle. On eût dit qu'il était sous le coup d'une grande épouvante quand il nous rejoignit dans le bois, près du hangar où restait ma fille... Il parla de gendarmes battant la forêt, et comme mon mari et ses compagnons s'en effrayaient, il nous conduisit dans une cachette, sorte de terrier garni de provisions, que nous ne quittâmes que le lendemain. Dès le premier moment il s'attacha à Claudin. S'il n'eût dépendu que de lui, il l'aurait rendu à la liberté, mais Germas tint à garder sa proie. Seulement "le chasseur" ne permit jamais que Claudin fût maltraité ; quand le pauvre ne gagnait pas d'argent, cet homme lui donnait sa bourse. Si le petit, ayant manqué à ses exercices, devait se coucher sans souper, "le chasseur" se cachait pour lui porter à manger.

"Ah ! il l'a bravement défendu contre tous, allez ! et tandis qu'il le défendait en homme, moi je l'aimais en femme éprouvée, en mère à qui on a pris ses enfants, car je croyais Néra morte et mon mari avait réussi à détacher de moi Moréno... Si vous saviez combien Claudin me chérissait... C'est à mes pieds qu'il venait dormir, et la dernière nuit il y était encore.

—Ah ! combien je vais vous aimer, vous qui avez été bonne pour mon enfant...

—Que je vous aime, vous qui m'avez gardé ma fille !

—Mais alors, reprit Catherine transfigurée, où retrouverai-je Claudin ? J'irai le chercher en quelque lieu qu'il se trouve. Parlez, dites où est maintenant votre tribu.

La Tzigane frissonna.

—Le sais-je ? Après la mort de Moréno, je me suis enfuie... Qu'avais-je à faire près de ceux qui avaient fait tuer Moréno ? Mais avant moi Claudin lui-même était parti.

—Seul ?

—Non !

—Parlez, expliquez-vous, au nom du ciel !

—Tout cela fut si terrible que j'ai tenté de n'y plus songer depuis... A quoi sert, d'ailleurs, de vous raconter ces choses ?...

—Elle peuvent me mettre sur les traces de l'enfant, si, comme vous l'affirmez, il a quitté la bande.

—Ecoutez donc et plaingez-moi sans m'accuser... J'ai vécu avec ceux de ma race sans jamais commettre une seule des méchantes actions dont on les accuse...

"C'est peut-être même pour cela que mon mari ne m'aimait pas. La tribu vivait plus de pillage que de gains légitimes, et, quoique élevée au milieu des Romanichels, je n'en rougissais pas moins de leurs rapines. Raski m'avait épousée sans m'aimer, simplement parce que j'étais fille d'un chef. Me trouvant rebelle à tous ses désirs, et constatant que je lui serais d'une aide médiocre, il m'éloigna de lui. Je restai sa servante tout en gardant le titre de sa femme. Je ne m'en affligeai guère. Ses enfants me restaient. L'aîné, Moréno, était si beau, qu'il en devint bientôt fier. C'était un vrai Tzigane, lui, souple, adroit, rusé, le vivant portrait de son père. Il s'y connut vite en chevaux, il montra, dès sa plus tendre enfance, qu'il égalerait les plus adroits. On me le prit, afin de le former au vol sous toutes les formes. Je n'avais plus que ma fille : Néra, malingre, faible, jolie pourtant ; on est toujours jolie avec de si beaux yeux. J'en fis mon bien, mon trésor, mon idole ; je vécus pour elle, rien que pour elle. Plus elle souffrait, plus elle avait besoin de moi et je l'adorais pour les soins dont elle éprouvait le besoin. Je la gardais dans mes bras ; je la portais sur mon dos ; elle passait ses mains sur mon visage, et je me sentais délassée. Elle me comprenait sans paroles, nous nous entendions d'un regard. Les fièvres la prirent, et j'eus la terreur de la perdre. Alors j'implorai l'aide des femmes de la tribu qu'on réputait pour savantes ; je leur demandai la santé de l'enfant avec des prières et des larmes... Rien n'y fit. Elle dépérissait lentement, comme une fleur sèche sur sa tige... Enfin, dans le bois où nous campâmes un jour, je la gardai toute froide, les yeux vitreux, le corps rigide... C'était la mort, ou plutôt la léthargie, mais léthargie ressemblant si complètement à la mort que je m'y trompai, moi, une mère ! Et je

l'ensevelis dans les dernières branches de clématite que me donnèrent les bois, dans les derniers rameaux à baies éclatantes... Vous savez le reste... Traqués par les gendarmes, nous nous réfugiâmes dans une cache indiquée par un homme du pays... J'y voulais garder ma pauvre enfant morte... Un coup de bâton de Raski m'étourdit à ce point qu'on dut m'emporter...

Néra restait là abandonnée, et les loups pouvaient dévorer cette chère petite créature... Nous partîmes sans qu'il me devint possible de visiter l'endroit où je l'avais laissée. Raski me surveillait. Désespérée de la mort de ma fille, j'avais menacé de dénoncer la bande, et j'y restais presque à l'état de prisonnière... Quand nous nous éloignâmes du pays, elle s'était augmentée d'un petit garçon qui nous dit s'appeler Claudin, et que le bandit avait enlevé... Cet enfant, qui pleurait sa mère, me devint tout de suite cher. Je ne fus pas la seule à le protéger. L'homme qui nous avait prêté sa cachette dans le bois le prit sous sa garde, paya de sa bourse quand l'enfant ne rapportait pas d'argent, et l'aima bientôt à sa manière avec une sorte de brusquerie farouche, mais à laquelle le petit ne se trompait pas. Cependant le chef avait pour habitude de lier à la bande d'une façon indissoluble ceux qui en faisaient partie ; il ne laissait à personne le droit de se retirer, dans la crainte des délations. Vol ou assassinat, chacun devait avoir la conscience chargée d'un crime. Tant que Claudin fut petit, on se borna à lui apprendre un peu de musique et quelques tours d'adresse. A mesure qu'il grandit, il vendit des paniers, des amulettes, et autres marchandises fabriquées par nous. Il devait prendre part aux expéditions et s'engager définitivement dans la tribu ; mais Claudin refusait de voler. A tous les mauvais conseils qu'on lui donnait, il se contentait de répondre : "Ma mère m'a dit que cela était mal, j'obéis à ma mère." Raski, de plus en plus irrité de son obstination, doublait ses coups et l'aurait tué dans un accès de colère, quand, un soir, le hasard amena au camp un voyageur égaré. C'était un beau jeune homme, riche sans aucun doute, montant un cheval superbe et portant des bijoux de prix. Raski voulut s'approprier la bourse et la monture du voyageur, et décida que Claudin et le chasseur l'assassineraient. Pendant que les misérables étaient en délibération, Claudin était à mes pieds, et je le croyais endormi. Mais lorsque je soulevai la couverture dont il s'était enveloppé pour se défendre du froid de la nuit, Claudin avait disparu. En portant mes regards du côté de la maringote réservée au voyageur, je vis ramper avec des précautions infinies un être mince et agile : c'était Claudin. Le chasseur gagna la voiture presque au même instant. Le reste de cette terrible aventure n'a jamais été pour moi parfaitement éclairci. Evidemment, le voyageur prévenu par Claudin réussit à s'évader, et les assassins tombèrent dans leur propre piège... Hélas ! mon premier-né, Moréno, reçut un coup de feu dans la poitrine, et, à la lueur du brasier, on creusa sa tombe dans le champ où nous campions. A l'aube nous le quittâmes. Volontairement, je demeurai en arrière, et au moment où nous passions devant un taillis, je me cachai dans les broussailles, résolue à fuir sans retour ces misérables à qui je devais les hontes et les malheurs de ma vie. Je n'avais qu'un but : revenir à l'endroit où j'avais laissé le corps de ma fille. J'arrivai à la place, sacrée pour moi, où Néra était restée dans un suaire de feuillages... Et quand je pleurais, quand je serrais sur ma bouche l'endroit où elle avait dormi ; quand j'appelais le trépas comme un repos, quand je faisais de la mort ma dernière espérance, Néra est revenue, Néra ressuscitée, grande et belle ! Mais en échange de ma fille, je vous rendrai Claudin. Evadé du camp en même temps que le chasseur, il ne doit avoir qu'un souhait, qu'un rêve : revenir au pays où il fut élevé. Il se souvenait du nom de ce village, il en parlait, mais à moi seulement. Vous le reverrez, sur mon âme. Vous le reverrez !

—Oh ! dit Catherine, si Dieu faisait ce miracle !

—Ne l'avez-vous point mérité ? N'est-ce pas pour que le Ciel prit en pitié Claudin que vous avez soigné l'enfant de la Tzigane ? Oui, oui, vous le reverrez, Catherine, aussi vrai que je retrouve Néra, la fleur de mon âme.

—Le Ciel vous entende ! dit la femme du garde, et qu'il soit loué de l'avoir gardé digne des baisers de sa mère ! Claudin s'est-il évadé avec celui que vous appelez le chasseur ?

—Non, répondit la bohémienne, mais plutôt en compagnie du voyageur qu'il aida à sauver.

Aux même instant, la voix joyeuse de Claudine se fit entendre, et frappant dans ses petites mains, elle répéta :

—Mère, mère ! Claudin ! Claudin ! Je vivrai, je suis sauvée. Claudin arrive, nous allons tous le revoir !

La Tzigane, agenouillée devant sa fille, la regardait avec la folle adoration des mères heureuses, et le coucou de la grande horloge jetait son cri mélancolique.

RAOUL DE NAVERY

A suivre

Banque Ville-Marie

Assemblée annuelle des actionnaires, tenue au bureau chef de cette banque, à Montréal

L'assemblée annuelle des actionnaires de la Banque Ville-Marie a eu lieu, mardi, le 15 courant, au bureau principal de la banque, en cette ville.

M. W. Weir, président, occupait le fauteuil. Parmi les autres personnes présentes on remarquait MM. E. Lichtenheim, A. S. C. Wurtele, F. W. Smith, P. A. A. Dorion, Hugh Garand, G. A. Rolland et Godfrey Weir.

Le rapport suivant a été présenté à l'assemblée par messieurs les directeurs :

Messieurs,

Les directeurs ont l'honneur de présenter le rapport suivant, montrant le résultat des opérations de l'année finissant le 31 mai 1897.

Profits nets, après déduction des intérêts sur dépôts, dépenses d'administration et montant retranché pour dettes mauvaises. . . . \$31,154.96
Balance au crédit de profits et pertes, mai 31, 1896. . . . 4,180.57

Faisant un total de. . . . \$34,335.53

Approprié comme suit :
Dividende 3 p. c.
1er déc. 1896. \$14,388.60
Dividende 3 p. c.
1er juin 1897. . . . 14,388.60
Balance restant au compte de profits et pertes 5,558.33

\$34,335.53

L'état qui vous sera soumis par le comptable vous exposera la position de la banque à la fin de l'année financière.

Durant l'année, cette banque a ouvert à Chambly une nouvelle succursale qui, jusqu'à présent, a donné des résultats satisfaisants.

Comme d'habitude, les succursales ont été inspectées de temps à autre, et les directeurs désirent témoigner de la manière intelligente et fidèle dont les gérants et autres officiers ont continué de s'acquitter de leurs devoirs respectifs.

Le tout respectueusement soumis,

W. WEIR,
Président.

Montréal, 15 juin 1897.

ETAT GENERAL AU 31 MAI 1897

ACTIF	
Espèces	\$ 16,845 84
Billets de la Puissance	46,674 00
Dépôt au gouvernement de la Puissance pour garantir la circulation	20,600 00
Billets et chèques sur autres banques	95,847 63
Dû par banques en Canada	6,073 50
Dû par banques en pays étrangers	9,358 30
Dû par banques dans le Royaume-Uni	1,015 06
Prêts à des corporations municipales	16,127 58
Prêts à demande sur actions et débetures	101,025 72
Immédiatement réalisable	\$ 313,567 63
Prêts escomptés courants	\$1,111,348 91
Billets dus garantis et non garantis	60,100 38
Propriétés immobilières autres que les édifices de la banque	39,597 97
Hypothèques sur propriétés vendues par la banque et autres	25,936 43
Bureaux de la banque	31,209 79
Ameublements, coffre-forts, etc.	18,861 77
Autres créances comprenant les actions possédées par la banque	230,030 41
	405,636 40
	\$1,890,653 32
PASSIF	
Actionnaires :—	
Capital payé	\$ 479,620 00
Fonds de réserve	10,000 00
Profits et pertes	5,558 33
Dividende payable au 1er juin 1897	14,388 60
	509,566 93
Billets en circulation	\$234,805 00
Dépôts ne portant pas intérêt	221,516 10
Dépôts portant intérêt	873,671 69
Autre dettes	1,093 60
	\$1,381,086 39
	\$1,890,653 32

(Signé) P. LEMIEUX,
Secrétaire.

En proposant l'adoption du rapport, le président réfère à la dernière année financière comme l'une de celles qui ont suscité la plus grande anxiété. La dépression commerciale qui a existé en Canada, et sur une plus grande échelle encore dans la république voisine, durant les quelques années passées, a été causée par l'incertitude de la législation sur le tarif, et en tant que le Canada est concerné, la même incertitude existera jusqu'à ce que l'on connaisse jusqu'où s'étendent les termes de la clause préférentielle à l'égard du Royaume-Uni.

Malgré les circonstances adverses, les profits nets de la banque ont été légèrement augmentés sur ceux des années précédentes.

Parlant des perspectives de l'année courante, le président dit que, en tant que la province de Québec est concernée, les apparences d'une abondante récolte ne sont pas brillantes. La racine du foie a grandement souffert par les froids de l'hiver, à cause du peu de neige, des pluies fréquentes et du froid de ces jours derniers. Avec du beau temps pendant deux mois, un changement rapide s'effectuait, et les derniers rapports sont d'une nature plus satisfaisante.

L'action du gouvernement de réduire le taux de l'intérêt sur les dépôts d'épargne des bureaux de poste, de trois et demi à trois pour cent, est en accord avec la tendance de l'argent du marché et les banques ont généralement suivi une même marche, car la difficulté de trouver des placements sûrs, de leurs fonds à un taux plus bas, a nécessité cette action.

Les droits élevés sur le bois et le foie par le dernier tarif des Etats-Unis, restreindront, sans doute, nos exportations avec ce pays, mais heureusement que nous avons d'autres champs où ce commerce peut être grandement augmenté, et probablement à notre plus grand avantage. En tant que ce qui concerne le commerce du foie, le progrès dont nous avons bénéficié pour quelques années, a été, en parti, plus que réalisé, et une importante association britannique est maintenant établie d'une manière permanente, dont les opérations concourront à réparer les pertes du marché des Etats-Unis.

"Je ne puis terminer, dit le président, sans parler des cérémonies en l'honneur du jubilé de la Reine, auxquelles tout l'empire britannique participera dans quelques jours. Je me rappelle très bien la procession à son couronnement. Arrivant au Canada quelques années plus tard, j'ai été témoin des progrès étonnants du Dominion sous ce règne béni d'un si grand nombre d'années de paix, et qui par la personnalité de cette souveraine, à contribuer à unir les races, les croyances, les sectes dans une union patriotique."

M. E. Lichtenheim, le vice-président de la banque, a alors parlé du tarif canadien actuel. La clause préférentielle est une clause d'un certain intérêt ; reste à savoir si elle comprend l'Allemagne. Si tel est le cas, elle causera un grand tort au Canada. Lorsqu'il était en rapport avec la compagnie de coton de Montréal, à Valleyfield, il a appris que l'on payait \$4 les tisserands de l'Allemagne, tandis que dans le Canada on les payait \$12.

Le travail supplée à une grande partie des dépenses dans la tissure d'une verge de drap, et le Canada ne peut faire concurrence. Cependant, il croit que la clause préférentielle comprendra seulement le Royaume-Uni.

M. P. A. A. Dorion fit ensuite quelques remarques.

Après les votes ordinaires de remerciements, on procéda à l'élection des officiers. Les anciens directeurs ont été unanimement réélus. Ce sont : MM. W. Weir, E. Lichtenheim, A. S. C. Wurtele, F. W. Smith et Godfrey Weir.

A une réunion subséquente des directeurs, MM. W. Weir et E. Lichtenheim ont été respectivement réélus président et vice-président.

LES PHARMACIENS

Tous les pharmaciens vous diront que le *Baume Rhumal* est de tous les remèdes pour la guérison des affections de poitrine, celui qui se vend le plus.

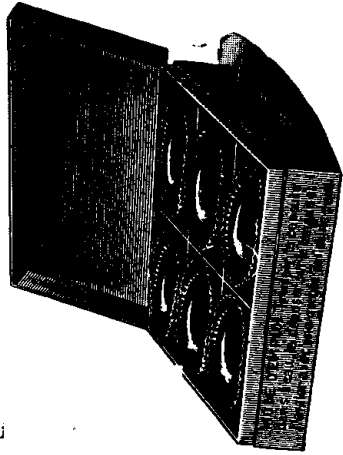
Buvez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'*Apollinaris* et de la *Johannis*. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicier. Echantillons fournis sur demande, par la **COMPAGNIE D'EAU MINERALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.**

CAPSULES TAETZ

Elastiques Russes

BREVETÉES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER



Les Capsules Taetz (forme bons) adoptées par les sommités médicales du monde entier, constituent le mode le plus pratique pour prendre à haute dose sans aucune répugnance et sans le secours de la cuillère les médicaments de mauvais goût, tels que : les Huiles de Foie de Morue, Baume de Copahu, etc., etc.

Les véritables Capsules Taetz d'une extrême finesse sont facilement digérées par les estomacs les plus délicats, grâce à leur préparation spéciale imitabile.

Elles procurent des effets immédiats, les principes actifs qu'elles renferment n'étant altérés par aucun mélange.

Dépôt pour le Canada
Maisons ROYER et ROUGIER FRÈRES
55 St. Sulpice Street, MONTREAL
Gros : R. TAETZ & Co, 46, r. de Bretagne, Paris

UN VÉRITABLE FLÉAU

L'humidité est pour tous ceux qui toussent un véritable fléau, ils doivent à tout prix en éviter les mauvais effets et redoubler de soins et de précautions. Le *Baume Rhumal* est le remède par excellence dont ils doivent faire usage.

JOLIES FEMMES

Les plus beaux types de beauté physique ne sauraient être sans la santé. Dès lors pour d'une bonne santé devrait être le but de toute femme soignant belle.

Les yeux languissants, les joues pâles, les traits émaciés se rencontrent, hélas ! trop souvent parmi leur sexe. Pourquoi ? Parce qu'une grande partie des femmes d'aujourd'hui souffrent de faiblesse féminine.

Les Pilules Rouges

... du Dr Codeppe

POUR FEMMES

PALES ET FAIBLES

sont, on ne saurait en douter, le plus grand bienfait que la science ait jamais produit pour soulager les maladies de cette nature. Des milliers témoignent chaque jour de leur valeur supérieure en recouvrant la vigueur d'une femme forte.

Écrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Codeppe ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

En vente partout, 50 cts la boîte ; 6 boîtes, \$2.50. Expédiées par la maille, sur réception du prix, aux Etats-Unis ou au Canada. Adressez :

CIE CHIMIQUE FRANCO AMERICAINE
Dept. Médical, B. P. 2306, Montréal.

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRÈT de GUÉRIR ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPELIT FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les PILULES ANTONIO toniques, dépuratives, reconstituentes. 2 fr. Pharm. MALAYANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCART.

DR BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

PROCEDES :: MODERN. S

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

U. PERREault

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107, RUE SAINT-JACQUES

"BATISSE IMPERIALE" MONTRÉAL

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT-JACQUE,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

GRANDE ATTRACTION

CETTE SEMAINE

CHEZ

E. LEPAGE & Cie

COIN DES RUES

St-Laurent et Duluth

Les prix ci-dessous parlent par eux-mêmes :

Geleurs de Crème à la Glace

Valant \$1.75, pour..... \$1.20
Valant \$1.95, pour..... \$1.35

Ces marchandises sont spéciales pour Lundi et Mardi seulement.

Etoffes pour Robes

Etoffes pour robes, tout laine valant 15c. Spécial..... 5c
Henrietta, tout laine, 50c. Spécial..... 29c
Une grande ligne d'Étoffes à robes, à laisser écouler..... 25c

Fournitures

Très bonnes fournitures 15c, pour..... 9c
Très bonnes fournitures 18c, pour..... 12c
Double largeur, valant 10c, pour..... 4½c
Extra qualité, valant 18c, pour..... 9c

Soie et Satin

Dans ce rayon, nous défions tout autre magasin de pouvoir les vendre au prix de..... 19c

Marchandises de Maison

Flanellette, 27 pouces, 6c. Spécial..... 3½c
Flanellette, 32 pouces, 10c. Spécial..... 4½c
Toile à roueaux, 8c. Spécial..... 4½c
Toile extra, 7c. Spécial..... 4½c
Mousseline Madras, 15c. Spécial..... 4½c
Shirting, 45 pouces, 20c. Spécial..... 7½c
Rideaux de 3½ verges, 60c. Spécial..... 39c

Corsets et Gants

Trois Grandes Chances

Corset D & A, très léger pour l'été, valant 75c, pour..... 39c
100 douzaines Gants Taffetas, toutes couleurs, 25c. Spécial..... 10c
100 douzaines Bas cachemire, grandeurs pour dames, valant 35c, pour..... 16c

Modistes

Nous sommes reconnus comme étant les plus grands "jobbers" et acheteurs dans ce genre.

Quelques Chances Rares

200 boîtes de fleurs françaises, rien de moins que 50c, pour..... 5c
200 boîtes de roses riches et fleurs assorties, rien de moins que 75c, pour..... 15c
Aussi toutes les meilleures fleurs comprenant le lis, le lilas, le myosotis, toutes pour..... 25c
Chiffon tout soie, valant 40c, pour..... 10c
Un gros lot de dentelles. Spécial..... 5c

3 Grands Lots Rubans

1er lot valant 75c, pour..... 10c
2me lot valant 75c, pour..... 15c
3me lot valant 75c, pour..... 25c
Honnets pour dames, valant \$1.25 pour..... 19c
Sailors en paille, valant 50c. Spécial..... 15c
Chapeaux noirs, valant \$1.75, pour..... 50c
Formes pour enfants, valant 35c, pour..... 17c

E. LEPAGE & CIE,

949-951-953-955 rue St-Laurent.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

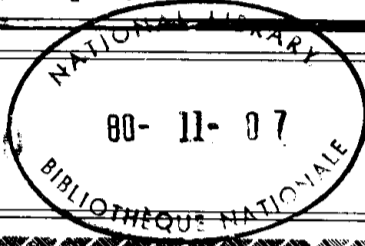
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltée)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.



LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q., \$1500 00	A. Ouimet, Montréal, P. Q., \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont., 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q., 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ecrément, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec... 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec, 1500 00	Georges Lagacé " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q., 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q. 25 00
Osius Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont., 500 00	Jos. P. Bélaïr, " 25 00
Francis Parent de la brasserie de Beauport, 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal, 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil, 400 00	Esdras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q., 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain Lowell Mass., U. S. A., 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q., 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil, 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste-Anne de Prescott, Ont., 25 00
	G. Constant, Vaudreuil, 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.



Fausse dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal. Tél. Bell 2818.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

240 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les undis.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTREAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTREAL

Étoffes à Robes de couleur

25 pièces de nouveau tweed Escorial, dans toutes les bonnes couleurs et des-seins les plus nouveaux, acheté pour vendre 35c, nous les vendons 22c.

18 pièces de nouvelles étoffes à robes d'été soie et laine, patrons produisant de très beaux effets, bonne valeur à 65c. Prix de mardi 45c.

Nous venons de recevoir 25 pièces d'étoffes à robes soie et laine, fond noir, très bien rayées, devraient être vendues \$1.25. Mardi 75c.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Collerettes d'Été pour Dames

Belles Collerettes en velours de soie, garnies de broderie de jais et soie à la mode, pour dames, \$3.95.

Nouvelles Collerettes en dentelle, yokes en soie unie et élégamment garnies en jais, pour dames, \$6.10.

Collerettes en riche soie collet chiffon à la mode et très bien garnies de jais, 18 pouces de longueur, pour dames, valant \$16, pour \$12.40.

Nouvelles collerettes en velours noir, dernier genre de collet à la mode et garnies de riche jais, pour dames, \$4.15.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Indiennes à Blouses

Des centaines de pièces d'indiennes rayées et tachetées convenables pour blouses de dames, 4c.

Un lot choisi de nouvelles percales américaines tous les genres, toutes les couleurs et riches dessins pour blouses de dames, 7½c.

Batistes Anglaises

Un très beau lot de nouvelles batistes anglaises, 31 pouces de largeur en élégants dessins et couleurs convenables pour blouses, 12½c.

Mousselines de Fantaisie

En bleu pâle, rose, mauve, crème, etc avec raies et taches formant un contraste, 8½c.

Costumes d'Été pour Dames

Nouveaux costumes en toile, jupe unie, gilet garni de braid de fantaisie, devant ouvert, des derniers goûts, pour dames, \$4.35.

Nouveaux costumes en drill de fantaisie, taillés dans les derniers goûts, jupe doublée, gilet richement garni de braid pour dames, \$5.40.

Chic costumes en toile crash de Russie forme unique, jupe et gilet garnis de braid, pour dames, \$6.65.

Très chic costumes en toile bleu pâle, très bien braidés, nuances formant un contraste. Gilet dos taillé d'un seul morceau avec grand collet de matelot, pour dames, \$8.25.

Soies de Couleurs Spéciales

50 pièces de soies fleuries de fantaisie, dans toutes les couleurs les plus nouvelles et les dessins les plus nouveaux, prix réguliers 47c, votre choix mardi à 27c.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame